24 MAI 195-

France

N° 345 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

LA XLIe FOIRE DE PARIS

Ouverte sous le signe de la Défense du Franc, la Foire de Paris connaît un succès qui dépasse encore celui des années précédentes et elle a attiré une affluence jamais atteinte d'exposants et d'acheteurs étrangers. Dans ce numéro un reportage sur cette grande manifestation économique, dont voici les principaux animateurs (de dr. à g.) : MM. Tony Bouilhet, président du Comité de direction; Eugène Martel, directeur général, et Edmond Deleuze, directeur.

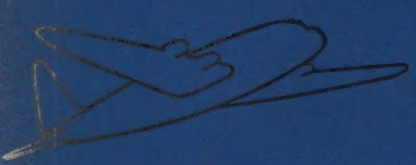
"TOURISTES...

...QUI VISITEREZ LA CORSE

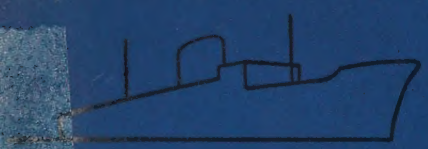
PENDANT VOS PROCHAINES VACANCES

CHOISISSEZ POUR Y ACCÉDER
LES PORTS DE LA BALAGNE

ILE ROUSSE ET CALVI



L'AVION VOUS Y CONDUIRA
DE NICE EN 55 MINUTES



LE PAQUEBOT VOUS Y TRANSPORTERA
EN 7 HEURES DE NICE

UN MAXIMUM DE CONFORT VOUS ATTEND

A L'HOTEL NAPOLÉON-BONAPARTE

(ILE-ROUSSE)

OU VOUS SÉJOURNEREZ
DANS UN CADRE IDÉAL

SANS LA MOINDRE PRÉOCCUPATION

VOUS POURREZ, GRACE

AUX AUTOCARS ET AUX VOITURES PARTICULIÈRES DU NAPOLÉON-BONAPARTE

ADMIRER TOUTES

LES BEAUTÉS

DE LA **CORSE** ★

8me ANNÉE — NUMÉRO 345

24 MAI 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

RIDGWAY A PARIS

Le 12 mai dernier s'embarquait, à l'aéroport de Tokio, le chef militaire qui avait succédé, un peu plus d'un an auparavant, au général Mac Arthur à la tête des forces des Nations Unies en Corée. Après un bref séjour aux Etats-Unis, le général Ridgway est attendu en France. Une fois de plus il prend, à la tête du S. H. A. P. E., la place de l'un des grands vainqueurs de la guerre, le général Eisenhower. Lorsque celui-ci démissionna de son poste de commandant en chef des forces du traité Nord-Atlantique pour défendre sa candidature dans la compétition électorale qui le conduira peut-être à la Maison Blanche, son remplacement posait un problème difficile. A ce grand soldat, qui est aussi un diplomate hors de pair, il fallait un successeur à l'autorité indiscutée, capable de ménager les susceptibilités et d'organiser, avec des moyens encore limités, la défense occidentale. Le choix du président Truman, approuvé par le Conseil atlantique, s'est porté sur le général Ridgway. On sait peu de chose en France sur ce soldat, qui a conquis sa réputation en Asie. Qui est-il ? Quels sont ses goûts, son caractère, sa personnalité ? Dans les pages qui suivent, notre envoyé spécial Paul Mousset, qui eut l'occasion au Japon et en Corée d'approcher le nouveau commandant en chef, tente de dissiper le mystère dont il est enveloppé.

L'HOMME A LA GRENADE

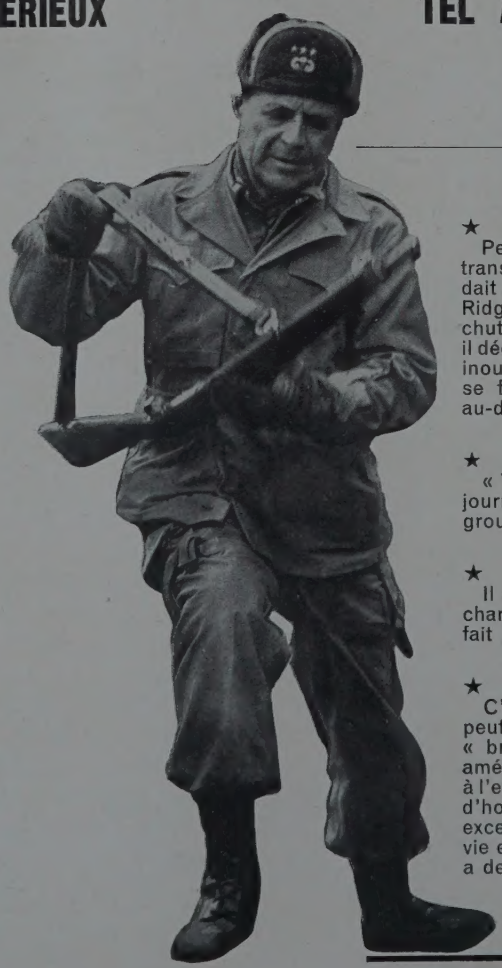
PAR PAUL MOUSSET

IMPÉNÉTRABLE ET MYSTÉRIEUX TEL APPARAIT LE GÉNÉRAL RIDGWAY

Le 23 décembre 1950 le général Walker, commandant la VIII[e] armée en Corée, se tue dans un accident de jeep. Le Pentagone accuse le coup, très rude, et désigne aussitôt pour succéder à Walker un certain général Ridgway. Sur le front coréen on s'émeut : « Où est-il, ce général ? — Encore en Amérique. — Qui est-il ? — Un parachutiste, croit-on, qui aurait « sauté » à plusieurs reprises, pendant la dernière guerre, en avant de ses troupes. » « En tout cas, dit-on, qu'il arrive vite ! » La circonstance l'exige. Les Chinois déferlent. Partout des guérillas. Séoul à la veille d'être abandonné. La VIII[e] armée en pleine retraite vers le sud. Un Dunkerque qui se prépare par un froid de 30 à 40 degrés... Le nouveau général sera-t-il de taille à sauver le plus gros des troupes ?

Trois jours plus tard, le 26 décembre, il atterrit en Corée, prend l'affaire en main. Le 3 janvier Séoul tombe. Mais le 6, devant Wonju et ailleurs, la situation se raidit. Des bruits circulent : les plans d'une « opération Tueur » remplacent ceux de l' « opération Repli », jetés au panier. *Killer* au lieu de *Withdrawal*. Un général de corps d'armée, des divisionnaires, des officiers de tous grades, soupçonnés de défaitisme, sont limogés. Puis un mot d'ordre court : « Offensive ! »

... Février 1951. Au tour des Sino-Coréens de battre en retraite. Le soleil a cet éclat, le ciel cette pureté qui font croire à la bienveillance des dieux. A



★

Pendant la dernière guerre le Pentagone décide de transformer la 82[e] division d'infanterie, que commandait le général Ridgway, en division aéroportée. Ridgway monte en avion et saute, premier des parachutistes. Une descente irréprochable. Plus tard il déclare à ses hommes : « Vous aurez des sensations inoubliables. Tandis qu'on descend vers le sol on se fait l'impression d'être dieu flottant dans l'air au-dessus de sa création. »

★

« Vous avez perdu votre grenade ? lui demande un journaliste sur le front de Normandie. — Oui, sur un groupe d'Allemands », répond son aide de camp.

★

Il a le réflexe prompt. Surpris en Normandie par un char allemand, il épaule sa carabine, tire... et le char fait demi-tour.

★

C'est de tous les généraux des U. S. A. celui qui peut arborer sur sa poitrine la plus impressionnante « brochette ». Il a obtenu toutes les décorations américaines... sauf une, car à ce baroudeur intrépide à l'excès et insouciant du danger il manque la Médaille d'honneur du Congrès, décernée « pour un acte exceptionnel de bravoure accompli au péril de la vie et en présence de deux témoins ». La vie militaire a de ces ironies !

Soucieux du sort des blessés de Corée, le général, suivi de M^me^ Ridgway, quitte, satisfait, « Jutlandia », le remarquable navire hôpital danois.

Chipyong-Ni 23^e^ régiment américain d'infanterie et bataillon français se sont couverts de gloire. Le général Mac Arthur a tenu à venir les féliciter. Dans sa suite, nombreuse : des généraux. L'un d'entre eux attire le regard. La grenade qu'il porte fixée à sa bretelle de suspension de droite, le paquet de pansement ficelé à celle de gauche font un peu sourire. On chuchote : « Qui est-ce ? — Ridgway. » Nul de ceux qui le photographient alors sur toutes les coutures (cérémonie à laquelle il ne se dérobe pas) ne soupçonne que dans quelques semaines Mac Arthur va disparaître de la scène asiatique et Ridgway assumer toutes les hautes fonctions de son ancien chef. Aucun correspondant de guerre n'imagine, surtout, quelles affres seront les siennes quand il lui faudra brosser dans un article ou une dépêche un portrait de l'homme mystérieux qui se révélera brusquement le jour où il deviendra *Supreme Commander,* le général Ridgway.

CE N'EST POINT UN DE CES GÉNÉRAUX « QUI MEURENT DANS LEUR LIT »

En Corée, le caractère du commandant de la VIII^e^ armée ne pose pas de problème. Le général Ridgway semble sans détour. Il possède tout ce qu'il faut pour appartenir d'emblée, dans sa catégorie, à l'imagerie populaire : un beau profil, une souplesse — à cinquante-six ans — une vigueur de jeune homme, un courage frisant la témérité, une chance insolente. Le régime auquel il astreint son entourage, la rigueur dont il use envers ses sous-ordres immédiats ajoutent favorablement à sa légende — une légende qu'on lui prête le dessein d'enjoliver à plaisir avec sa grenade, son allure de combattant de première ligne, ses équipements de G. I., ses performances physiques, son allure de bagarreur, de parachutiste. Impossible de dire si ce pittoresque lui est naturel ou s'il le soigne. Certains supportent mal son foulard bariolé en soie de parachute, sa jugulaire de casque dégrafée d'un côté, sa complaisance à poser pour les photographes sur un fond de drapeaux étoilés. D'autres l'excusent : « C'est un fonceur... » « Pas un de ces généraux qui meurent dans leur lit. » Dans le cas présent : un guerrier.

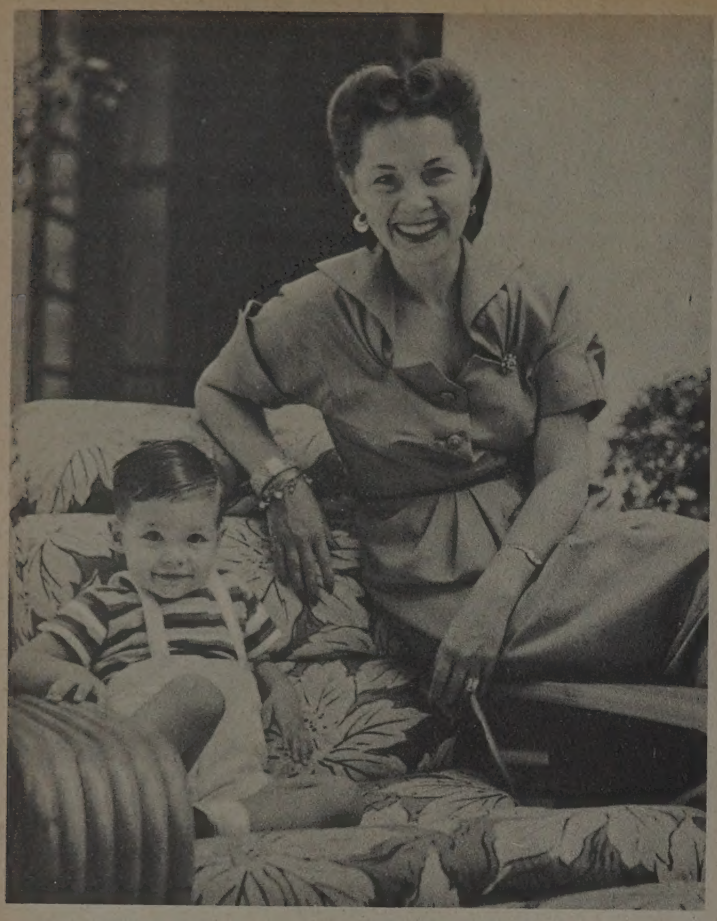
« QU'ON GALOPE AU-DEVANT DE SA PENSÉE »

Peu nombreux sont les généraux sachant conserver l'optique, la flamme de leurs années de sous-lieutenant et parfaire ces qualités de l'expérience venue avec l'âge. Chez le général Ridgway l'acquis de la maturité ne sert qu'à mieux guider une fougue inséparable, semble-t-il, de l'homme. Large domaine ouvert aux biographes ! Ils n'ont garde de le dédaigner... Reprenant étape par étape la vie de leur héros, ils montreront le fils de soldat qu'est Matthew Bunker Ridgway, soldat lui-même et stratège. Ce Sudiste (né le 3 mars 1895, à Fort Monroe, en Virginie) a une carrière militaire des plus nettes. Sous-lieutenant en 1917, il est général en 1942. De West-Point au Texas, en Extrême-Orient, puis en Afrique du Nord, en Italie, en Normandie, en Allemagne jusque sur la Baltique, partout il se révèle égal à lui-même : un chef ayant le sens du commandement, un « baroudeur » absolument insouciant, peut-être inconscient du danger.

La Corée lui permet de donner sa pleine mesure. D'emblée, il réfute la théorie transformant les Chinois en ennemis invincibles. Doué d'ubiquité, il rend visite, souvent au mépris de la simple prudence, aux P. C. les plus exposés, aux compagnies en ligne et insuffle à chacun son esprit d'attaque. Une seule consigne : « Tuer le plus possible d'ennemis. » Pour y parvenir il joue en grand expert de ses forces terrestres, aériennes, maritimes. Il multiplie les bombardements de nuit, harcèle les concentrations de troupes, assure la stabilité des arrières en même temps qu'il pousse de l'avant. Presque toujours heureuses, ses initiatives sont fréquemment originales. La plaisanterie : « Trois moyens de faire une chose : comme il faut, comme il ne faut pas, et comme les militaires » devient : « *Three ways of doing things : the right way ; the wrong way ; the Ridgway !* » Quelques divisions supplémentaires et, après une guerre poursuivie avec la violence dont rêvait Mac Arthur, il aurait rejeté, en juillet 1951, les Chinois sur le Yalou...

Au bout de trois mois, cause entendue : le général Ridgway incarne le militaire à l'état le plus pur. Un de ses intimes le résume d'une formule : *He's all wrapped up in the military.* Tous ceux qui le voient au front goûtent son langage coloré, la passion qu'il apporte à la moindre entreprise. L'incompréhension l'exaspère. Comme jadis Lyautey, il veut « qu'on galope au-devant de sa pensée ». On le sait ménager du sang, soucieux du confort matériel et moral de ses hommes. Commentateurs et analystes se révèlent également satisfaits de leur modèle : le général se comporte très exactement comme on l'attend de lui.

Le 11 avril 1951 double coup de théâtre : révocation de Mac Arthur ; nomination, à sa place, de Ridgway. A Tokio les journalistes du *Press Club* s'agitent, s'interrogent : « Ridgway ! Pourquoi, Ridgway ? » Car jamais le Pentagone et la Maison Blanche, deux institutions assez rarement d'accord, n'auraient élevé à la dignité de commandant suprême des forces des Nations Unies en Corée, de commandant suprême des puissances alliées au Japon, de commandant en chef, de général commandant l'armée des Etats-Unis en Extrême-Orient un homme, même un militaire accompli, qui n'échapperait point, d'autre part, à la mesure commune. A la veille d'un traité de paix avec Tokio et d'une évacuation, au moins partielle, des îles les différentes fonctions jusqu'alors remplies par Mac Arthur exigent un politique autant qu'un soldat. Ridgway cumule-t-il ces



Jolie, gaie, auxiliaire précieuse du général, Mme Ridgway, « Penny » pour les intimes, se partage entre son mari, son fils et la peinture.

Ses rares instants de détente à Tokio, le général les consacrait à son fils, Matty (trois ans), qui parle presque couramment le japonais.

qualifications ? Pentagone et Maison Blanche l'affirment. Les journalistes en doutent. Les diverses missions, plus ou moins diplomatiques, exécutées à différentes époques par le général au Brésil, au Nicaragua et ailleurs ne leur semblent pas pleinement révélatrices de talents « civils » jusqu'alors insoupçonnés. Le « mystère Ridgway » commence...

... Il persiste alors que le général arrive en France pour remplacer comme généralissime des armées atlantiques le général Eisenhower. Tâche périlleuse entre toutes, exigeant des dons poussés de psychologue, un doigté infini, une patience à toute épreuve. Il convient de concilier les inconciliables, de coordonner des éléments fluides, de persuader chaque nation de fournir l'effort maximum et de ne pas se reposer sur sa voisine. A ce stade de « planification », les ressources profondes de l'homme semblent primer celles du chef. Le malheur veut, dans le cas présent, que le général Ridgway ne fasse rien — au contraire ! — qui permette de déceler cet autre aspect de sa nature. Que de fois des journalistes, enfin éveillés (après le 11 avril 1951) à la dualité vraisemblable de l'homme, se sont écriés : « Enfin, Mac Arthur, on le voyait, on parlait avec lui. Cela suffisait pour qu'on le comprît, et vite ! *That man Ridgway !* On pourrait rester dix ans à ses côtés... »

COURTOIS, MAIS INDÉFINISSABLE DANS SA COMPLEXE SIMPLICITÉ

C'est exact. Soustrait à l'atmosphère du front, du combat, pour laquelle il paraît né, le général Ridgway demeure impénétrable, indéchiffrable. Non qu'il manifeste la moindre hauteur. Loin de là. Qu'on le voie engoncé dans ses lainages et ses équipements coréens, ou de proportions si harmonieuses dans un uniforme bien coupé qu'il paraît plus grand que sa taille réelle, sa politesse ou, mieux, son urbanité ne se dément jamais. Parle-t-il à un ambassadeur, à un homme d'affaires ou à un seconde classe ? Ses manières, son ton portent à croire que nul au monde ne l'intéresse plus que son interlocuteur du moment. Mais si sa voix possède un charme rappelant quelque peu celui, très étudié, de Mac Arthur, et s'il sourit souvent, ses yeux, eux, des yeux bruns, fort beaux, assez fixes, ne sourient pour ainsi dire jamais. Une tension, un contrôle de soi si constants que ses rares instants de détente semblent eux-mêmes tendus intéressent — ou détournent de lui des sympathies déjà prêtes. Jamais on ne le sent « se donner » ou même s'abandonner. C'est que, sous une courtoisie toute de surface, le général s'entoure le plus souvent d'une carapace telle que son vis-à-vis en éprouve de l'inconfort. C'est aussi que, s'il ne se refuse nullement à discuter avec les uns ou les autres, il n'admet aucune intrusion dans sa vie personnelle. Témoin la mésaventure survenue à un de nos confrères, journaliste chevronné, qui s'était juré d'arracher des confidences au général et revint au bout de deux heures de tête-à-tête... ayant raconté sa propre vie. Témoin aussi cette anecdote qui m'est personnelle : en janvier dernier le général voulut bien me recevoir dans son bureau du Daï Ichi. Je lui exprimai, peu avant de le quitter, mon désir d'une nouvelle interview « quand il serait en fonction à Paris ». A mots couverts, on le désignait déjà en effet comme le successeur probable du général Eisenhower. Il se figea, jeta un regard à son attaché de presse et, vivement, changea de sujet.

SA VIE PRIVÉE ? UN DOMAINE INTERDIT

Qui, dans ces conditions, s'étonnera de la diversité, de l'embarras qu'on note dans les descriptions tentées de sa personne en Amérique et ailleurs ? S'agit-il de son visage ? On le représente « distingué », « mâle », « noble », « austère », « cordial », « courtois », « ambitieux ». On le dit celui « d'un prêtre », ou « brun et ridé comme celui d'un homme d'action passant sa vie au grand air ». Ou bien on aboutit à ce genre de définition : « Un sénateur romain vivant comme un hoplite de Sparte... »

Spartiate ou non, le général estime que son existence personnelle ne regarde personne. Certes, il ne peut cacher à tous son goût pour la marche, la pêche, la chasse. Il se laisse aussi attribuer un penchant pour certains auteurs français — tels que Verlaine et Proust — qu'il lirait dans le texte. On le sait religieux, épiscopalien et prompt à invoquer Dieu ou à citer la Bible dans ses adresses aux troupes. On n'ignore pas non plus ses conceptions philosophiques. Aussi peu qu'on le connaisse, on peut être certain qu'il préférerait que même cela restât celé. Mais il est un domaine où il interdit la moindre incursion : celui de sa famille. Ses proches, à Tokio, durent batailler longuement avant qu'il admît que, pas plus que lui-même, sa jeune et très jolie femme ne pouvait se soustraire à la curiosité du public, que les lecteurs de magazines voulaient, par le truchement de leur hebdomadaire, « passer une journée avec les Ridgway ». Vétéran du mariage (deux divorces ont précédé son union, en décembre 1947, avec la secrétaire d'un de ses collègues du Pentagone, une jeune veuve aux cheveux noirs, aux yeux légèrement bridés, de tempérament artiste : Mrs. Mary Anthony), il s'inclina. Des articles, des photographies de paraître alors un peu partout, montrant sa femme, « Penny », son fils, âgé de trois ans, « Matty », et la gouvernante japonaise de ce dernier, Mlle Watanabé. Puis le rideau se referma.

Ainsi se présente, dans sa complexe simplicité, celui qui, sans avoir rien fait pour quitter l'Asie, assumera demain la lourde tâche de coordonner les moyens actuels et futurs des nations du pacte atlantique. Beaucoup l'attendent à pied d'œuvre. Pas plus qu'il ne ressemblait à Mac Arthur, le général Ridgway ne ressemble à Eisenhower. Mais s'il ne paraît pas devoir tout d'abord grandement innover, croire qu'il suivra aveuglément les voies de son prédécesseur procéderait peut-être d'un jugement hâtif.

LE « MONDE » AU RAPPORT OU « AUTANT EN EMPORTE LE VENT »

Jacques Bloch-Morhange, journaliste professionnel et détective amateur, a cru mettre la main sur un document unique : un rapport ultra-secret de l'amiral Fechteler, chef des opérations navales aux Etats-Unis.

Ce « rapport » annonçait notamment :

1° La guerre éclatera avant 1960 ;

2° L'armée européenne ne résistera pas plus de trois jours ;

3° L'Angleterre sera coupée de l'Ecosse par 150.000 parachutistes ;

4° La Méditerranée deviendra le théâtre principal des opérations.

Le 7 mai M. Jacques Bloch-Morhange portait ce document au journal *le Monde*. Celui-ci le publiait le 9 en précisant que le rapport avait été rédigé entre le 10 et le 17 janvier 1952.

Le jour même de la publication les démentis couraient sur les ondes, de celui de l'amiral Fechteler à celui de l'Amirauté britannique. M. Rémy Roure, éditorialiste du *Monde*, démissionnait.

Il était bien évident que la publication du document s'insérait dans la campagne « neutraliste » poursuivie par M. H. Beuve-Méry, directeur du *Monde*. Le plus grave est que cette publication servait aussi admirablement la campagne déclenchée par la Russie à la veille de la signature des accords contractuels avec l'Allemagne. Elle tendait en effet à démoraliser les Européens et à diviser les Etats-Unis et l'Angleterre.

Le mercredi 14 mai un journal hollandais avait découvert l'origine du rapport. C'était tout simplement un article du commandant Talerico dans la revue américaine *United States Naval Institut Proceedings* (compte rendu de l'Institut naval U. S. A., numéro de septembre 1950). M. Jacques Bloch-Morhange restait, tel qu'on le voit ici, avec tout son appareil de détective amateur et compulsant la revue américaine, source de ses informations inédites. *Le Monde* confessait sa méprise.

La question se pose néanmoins de savoir si un journal, qui passe — à tort d'ailleurs — pour traduire la pensée du gouvernement, a le droit de publier de pseudo-documents d'une telle résonance sans en vérifier avec soin l'authenticité.

UNE DIVISION : COUT : 100 MILLIARDS

Les récentes réunions de la commission de la Défense nationale se sont achevées dans une atmosphère de perplexité. Elles ont permis de constater quelques faits essentiels : les hommes de troupe abondent, mais il leur manque 10.000 officiers et sous-officiers ; l'armée de terre est théoriquement mécanisée, mais les mécaniques lui font défaut ; la France se dote d'une marine marchande remarquable, mais la flotte de guerre qui doit la protéger tombe en ruine.

Tous les espoirs se reportent ainsi sur l'Amérique : celle-ci passera 170 milliards de commandes *off shore* aux usines d'armement françaises ou alors la France limitera ses ambitions militaires. Traitant de la seule armée de terre, qui l'intéresse directement, M. de Chevigné rappelle que la constitution d'une seule division revient à 100 milliards. A la veille de son voyage aux Etats-Unis, il ajoute : « Nous avons toujours l'intention de mettre sur pied douze divisions avant la fin de l'année. Mais si le concours américain nous est refusé, nous serons contraints d'en ramener le nombre à six. »

Si l'on en croit M. Paul Reynaud et M. Pleven lui-même, il n'y a aucune raison de désespérer. Bien au contraire.

L'AFRIQUE DU NORD : « RAPATRIEMENT » DES FONCTIONNAIRES COMMUNISTES

La collusion du Néo-Destour et du parti communiste en Tunisie, la complicité de l'Istiqlal et du parti communiste au Maroc ont été maintes fois établies. En Algérie les collusions et les complicités de cette nature sont plus éclatantes encore : c'est dans les rangs du groupe parlementaire communiste que l'agitateur séparatiste Messali Hadj, arrêté à Orléansville au cours d'une émeute sanglante, trouvera des défenseurs.

Mettant un terme à une longue période de faiblesse, le gouvernement réagit enfin. D'accord avec le gouverneur Léonard, avec le général Guillaume et l'ambassadeur de Hauteclocque, il fait actuellement réexpédier sur la métropole les fonctionnaires communistes qui « militaient » en Afrique du Nord. Dans l'ensemble, lesdits fonctionnaires n'étaient ni les moins bien traités financièrement ni politiquement les moins actifs. Epuration ? Si l'on veut. Voilà en tout cas de la défense nationale efficace et économique.

M. LETOURNEAU N'A PAS ENCORE SON DOUBLE

Monsieur Letourneau, ministre des Etats associés, a momentanément déserté sa résidence officielle de Saïgon pour Paris. Il se rendra ensuite aux Etats-Unis pour discuter de l'aide américaine à l'Indochine.

Avant de gagner la métropole, M. Letourneau a pris soin de déclarer qu'en aucun cas la France ne négocierait avec Ho Chi Minh. La chose paraissait entendue. M. Letourneau, en mettant les points sur les *i*, a-t-il voulu rassurer l'opinion vietnamienne ou contrarier les tendances qui auraient pu se dessiner au sein du cabinet français ? Il est curieux, en tout cas, que le ministre résident n'ait pas encore réussi à se faire « doubler » à Paris par le secrétaire d'Etat dont il avait demandé la nomination et qui devait soutenir au sein du ministère sa politique indochinoise.

PROPOS DU SCEPTIQUE

La rentrée parlementaire, les discours qui l'ont précédée, les événements qui l'accompagnent confirmeront le public dans l'opinion répandue chez nous depuis des lustres : la France est en plein redressement. La politique de « redressement » se pratique en effet sous nos latitudes depuis des temps immémoriaux. Si l'on s'en tient à l'époque contemporaine, on peut dire que notre heureux pays n'a cessé de se « redresser » dans tous les sens et sur tous les plans, financièrement avec Poincaré et Caillaux, socialement avec Léon Blum, militairement avec Daladier, diplomatiquement avec Georges Bonnet, économiquement avec chacun et tous, et que, dans ces domaines, la Quatrième République a restauré avec une touchante piété les traditions de la Troisième. Le « redressement », quel qu'il soit, figurant à la première ligne de tout programme gouvernemental digne de ce nom, les inquiétudes qu'exprime périodiquement la presse internationale concernant notre légendaire instabilité politique risquent peut-être de troubler des peuples systématiquement mal informés. Elles ne peuvent influer et — Dieu merci ! — elles n'influent jamais sur la sérénité de nos assemblées et de nos hommes d'Etat. Celles-là comme ceux-ci savent, obscurément parfois mais fortement, que le « redressement » va son train et que, de surcroît, le « redressement » du jour, s'il est supérieur à celui d'hier, reste bien inférieur à celui de demain. Nous vivons sous le régime du « redressement » perpétuel et inéluctable.

L'admirable est que la France ne soit jamais prise de court et que les moyens de se relever lui soient accordés à profusion. Pendant cinq ans elle a tenté de se remettre à la verticale par des procédés socialistes. Il n'est pas passé une semaine durant ce temps qu'on ne lui annonçât, avec la stabilisation généralisée, l'imminence d'une prospérité œcuménique. Les dévaluations, les grèves, les augmentations d'impôts orchestraient bizarrement ces suaves mélodies. Mais qui pouvait, sans malveillance condamnable, attribuer une importance excessive à de simples incidents techniques ?

Brusquement, sans la moindre considération pour les résultats obtenus et sans le moindre égard pour ceux qui les avaient voulus, le parlement, dans sa sagesse souveraine, a décidé que les méthodes appliquées jusqu'alors ne répondaient plus aux besoins du moment. Nous voici donc en pleine expérience libérale. Tout va mieux. Tout va bien. On se « redresse ». Encore et toujours. La France, une fois de plus, donne la preuve de la continuité de ses desseins.

Sans doute doit-on remarquer que tel homme ou tel parti se répandait naguère en professions de foi contraires à celles qu'il affiche aujourd'hui. Mais ces apparentes contradictions, loin de renforcer le scepticisme congénital du Français moyen, doivent revigorer la confiance qu'il a placée dans ses représentants. Ne sait-il pas désormais que, grâce à eux, le char de l'Etat peut rouler indifféremment en marche arrière ou en marche avant sans changer de direction et que, garantie suprême, son conducteur peut être sans dommage assassiné (parlementairement, cela va de soi) à tout instant ?

PETIT PAYS, GRAND PEUPLE

par GEORGES DUHAMEL, de l'Académie française.

LA DÉLÉGATION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE qui s'est rendue à Bruxelles, où elle a pris part aux travaux de l'Académie de Belgique, quitte le palais royal où elle a été reçue à déjeuner par S. M. Baudouin Ier.

On a beaucoup parlé, voilà quelques jours, de cette visite que l'Académie française a rendue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises en Belgique. La presse a fait observer que pour la première fois l'Académie française envoyait hors des frontières une délégation nombreuse. En vérité, depuis la fondation, par le roi Albert, de l'Académie de langue et de littérature françaises, les deux compagnies, la belge et la française, ont à plusieurs reprises, par des visites et des missions, manifesté qu'elles travaillent pour la même cause, qu'elles servent la même civilisation, qu'elles honorent les mêmes valeurs spirituelles. Toutefois, les récentes cérémonies ont, en ces temps de trouble et d'inquiétude, pris à tous les regards le caractère d'une affirmation solennelle de confraternité, certes, et, mieux encore, de fraternité humaine.

Il s'est trouvé, par chance, que, pendant une séance de travail au palais des Académies, Louis Dumont-Wilden a lu, devant les deux compagnies réunies et mêlées, une communication sur ce que les historiens de la littérature appellent, dans leurs traités, le mouvement symboliste. Je suis de ceux qui sont venus au monde peu avant la révolution de 1885, c'est-à-dire peu avant l'insurrection menée par maints écrivains et poètes contre les excès du naturalisme, d'une part, et, d'autre part, contre la sclérose sénile de l'école parnassienne. Alfred Vallette, directeur-fondateur du *Mercure de France*, de l'illustre maison qui, tout de suite, apparut comme le sanctuaire de la nouvelle école, m'a dit un jour : « Nous sommes un maillon de la chaîne. Si l'on veut absolument nous oublier, la chaîne est brisée. » Tous les serviteurs des lettres peuvent se rallier, aujourd'hui, à cette sage et modeste opinion.

Or, pour nous, poètes du siècle nouveau, quand, environ l'année 1905, nous regardions vers nos aînés, nous apercevions autant de Belges que de Français. La Belgique venait de faire au monde francophone un présent magnifique : la plupart des écrivains flamands avaient choisi de s'exprimer en français, rejoignant la légion des écrivains wallons dont le français est la langue maternelle. Nous admirions ces frères de langue et de ferveur. Parmi les Flamands, nous reconnaissions comme nos aînés révérés Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, Max Elskamp, Rodenbach et, singulièrement, le grand De Coster qui avait composé, en français, l'épopée de la Flandre.

De tous nos maîtres, Verhaeren fut le premier à nous tendre la main. Quand j'appris sa mort, en 1916, alors que j'étais aux armées, je ne pus retenir mes larmes. Et quand, en 1919, Verhaeren fut célébré au Sénat belge, en présence du prince, j'étais là, tel un fils affectueux et fidèle. L'Académie française était représentée par Henri de Régnier, en habit vert et monocle à l'œil, Henri de Régnier que nous considérions comme l'un des maîtres français du symbolisme.

Des critiques grincheux ont dit que le symbolisme avait échoué. C'est un jugement absurde. Le symbolisme n'a certes pas échoué ; il semble même avoir annexé les meilleurs de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi : Rimbaud et Mallarmé sont les annonciateurs du symbolisme, Claudel et Valéry semblent l'avoir confirmé en l'abandonnant.

Je songeais à ces belles aventures, le soir où Paris célébrait, à l'Opéra-Comique, le cinquantenaire de *Pelléas*. Un musicien de génie, pour manifester ses prestiges, avait, fortune insigne, trouvé un poème qui était un chef-d'œuvre de vérité humaine et d'invention verbale. Il m'a semblé, ce soir-là, que j'assistais aux noces de diamant de la Belgique et de la France.

J'ai toujours pensé qu'un peuple est grand non quand il est nombreux, non quand il est établi sur un vaste territoire, mais quand il produit avec régularité beaucoup d'hommes remarquables : des saints, des chefs, des héros, des maîtres, et, parmi ces derniers, des romanciers, des historiens, des artistes, des compositeurs, des savants ! Une fois de plus, à regarder vivre la Belgique, il m'est apparu qu'elle répondait aux exigences d'une telle définition : ce petit peuple est un grand peuple.

EN 1921 LES ACADÉMICIENS BELGES vinrent en visite chez leurs confrères français, qui les reçurent en leur domaine de Chantilly. Sur notre photo : 1. M. Ribot ; 2. Maréchal Foch ; 3. M. Carton de Wiart ; 4. Maréchal Joffre ; 5. M. Barthou.

LA PÉNÉLOPE DU QUAI CONTI

HUIT FOIS DEPUIS SA FONDATION, LA COMMISSION DU DICTIONNAIRE A SUR LE MÉTIER REMIS SON OUVRAGE

Pour la première fois le voile — ou plus exactement le rideau de l'obturateur photographique — se lève sur une séance du dictionnaire de l'Académie française. Jusqu'ici les doctes messieurs du quai Conti avaient toujours strictement refusé d'admettre à leurs travaux ce redoutable témoin qu'est l'objectif. Peut-être était-ce par rancune ? On les moque souvent de la lenteur de leurs travaux : ce qui à tout prendre n'est ni très généreux ni tout à fait juste. C'est au cours des années 1694-1695 qu'acheva de sortir des presses de Jean-Baptiste Coignard la première édition du dictionnaire, dédiée au roi. L'article 26 des statuts de l'Académie lui en faisait une obligation. Le même article lui imposait d'ailleurs aussi de publier une grammaire, une rhétorique et une poétique.

Ces deux derniers projets n'ont heureusement jamais vu le jour. On peut douter qu'ils soient jamais repris.

Qu'était la première édition du dictionnaire ? Quelque chose qui ressemblait fort peu à ce que nous rangeons aujourd'hui sous ce vocable. Elle contenait les « mots en usage », s'entend dans la société cultivée. « On trouvera dans ce dictionnaire ceux de ces mots composés qui sont le plus en usage » ; « ... tous ceux que l'usage a autorisés », c'est-à-dire fort peu. Ajoutez que les mots n'étaient pas rangés par ordre alphabétique, mais par racines et dérivés, ce qui rendait le maniement de l'ouvrage peu aisé.

DES « MOTS » D'ACADÉMICIENS QUI NE SONT PAS DANS LE DICTIONNAIRE

★

« Hervieu ne votera pas pour moi, disait Capus, candidat à l'Académie. Il est engagé avec Brieux parce qu'il a fait avec lui un four qu'il n'aurait peut-être pas fait tout seul. »

Un ami de Vigny lui disait que son discours de réception à l'Académie avait été un peu long : « Mais je ne suis pas fatigué ! » s'écria Vigny.

« Un duc aurait proposé à un sénateur sa voix pour sa nomination à l'Académie à la condition que le sénateur lui donnerait sa voix pour le Sénat. » (Journal des Goncourt.)

UN ACADÉMICIEN FRANC-TIREUR

On comprend alors que l'un des premiers académiciens, Furetière, ait tenté de rédiger, de son côté, un dictionnaire à la fois plus complet et plus maniable : l'ordre alphabétique était respecté et les termes techniques y figuraient. En outre, les travaux du franc-tireur furent achevés avant ceux de l'illustre compagnie. Mais l'Académie prit la mouche de cette concurrence déloyale. Furetière fut rejeté de son sein. Son dictionnaire ne put paraître qu'après sa mort, et encore en Hollande !

EN 2060 LE DICTIONNAIRE EN SERA A LA LETTRE A

La première édition du dictionnaire — qui date, on l'a dit, de 1694-1695 — avait été commencée à la naissance même de l'Académie, c'est-à-dire en 1635. Les éditions suivantes parurent en 1718 (ordre alphabétique), 1740,

MM. Robert d'Harcourt, Georges Lecomte et Georges Duhamel.

Une séance de la commission, à laquelle assistent MM. Georges Lecomte, Ge

1762, 1798, 1835, 1878, 1935. Les physiciens, habiles à dresser des courbes de fréquence, ne manqueront pas de chercher l'établissement d'une moyenne mathématique dans ces parutions. Rassurons-les tout de suite en leur disant que l'Académie s'en tient actuellement à l'intervalle primitif de soixante ans pour le renouvellement de son édition. Soixante ans cela fait une génération et peut correspondre au renouvellement de la langue. La prochaine édition ne verra peut-être le jour qu'avec la fin du siècle. Aujourd'hui le dictionnaire de l'Académie française en est à la fin de la lettre A ! On peut souhaiter qu'il y soit de nouveau en l'an 2060.

LA QUERELLE DES DEUX VICTOR

Contrairement à ce qu'on croit, communément et malignement, les séances du dictionnaire ne furent pas toujours de tout repos. Sainte-Beuve y scandalisa Montalembert en assurant que la pensée n'était « qu'une sécrétion du cerveau ». Victor Hugo y affronta Victor Cousin, qui ne l'aimait pas, à propos de la définition du mot « intempérie ». On proposait de le faire venir du latin *intemperies :*

— Messieurs, s'écria Cousin, nous devons apporter une certaine réserve dans le choix des mots que nous avons l'honneur de consacrer ; *intemperies* n'est pas du latin, ça n'existe dans aucun auteur de bonne latinité : c'est du latin de cuisine !

Alors Hugo jeta simplement :

— *Intemperies,* Tacite.

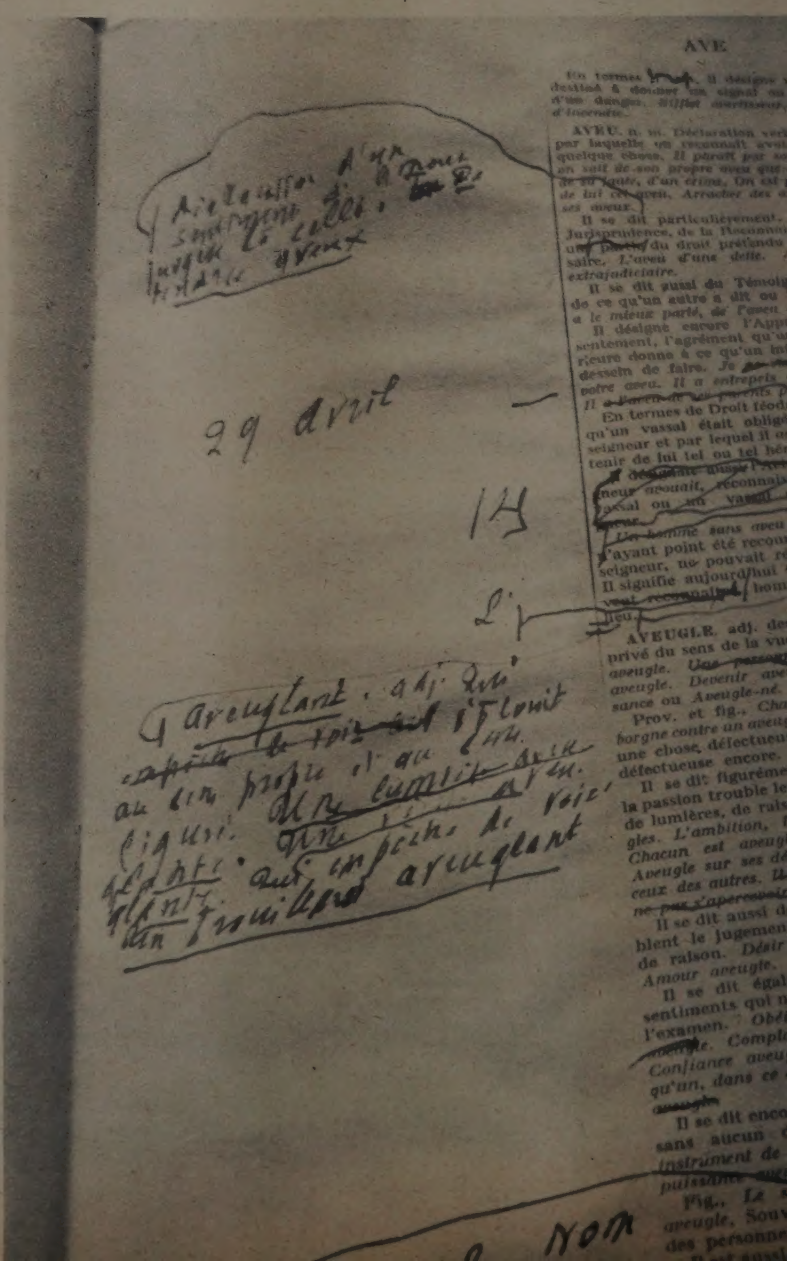
C'est précisément afin d'éviter le renouvellement de ce genre de discussion qu'a été instituée la *commission du dictionnaire.* Elle revise la dernière édition parue et propose les modifications. Comme elle ne se compose que de huit membres, on peut penser qu'elle progresse assez facilement.

Les huit membres de la commission du dictionnaire sont actuellement : MM. Georges Lecomte, Georges Duhamel, Henry Bordeaux, André Chaumeix, André Chevrillon, Emile Henriot, Louis Madelin et Jérôme Tharaud. Ils totalisent six cent vingt-trois ans d'âge, ce qui fait une moyenne de soixante-dix-huit ans par membre de la commission.

LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE VAUT UN MILLION

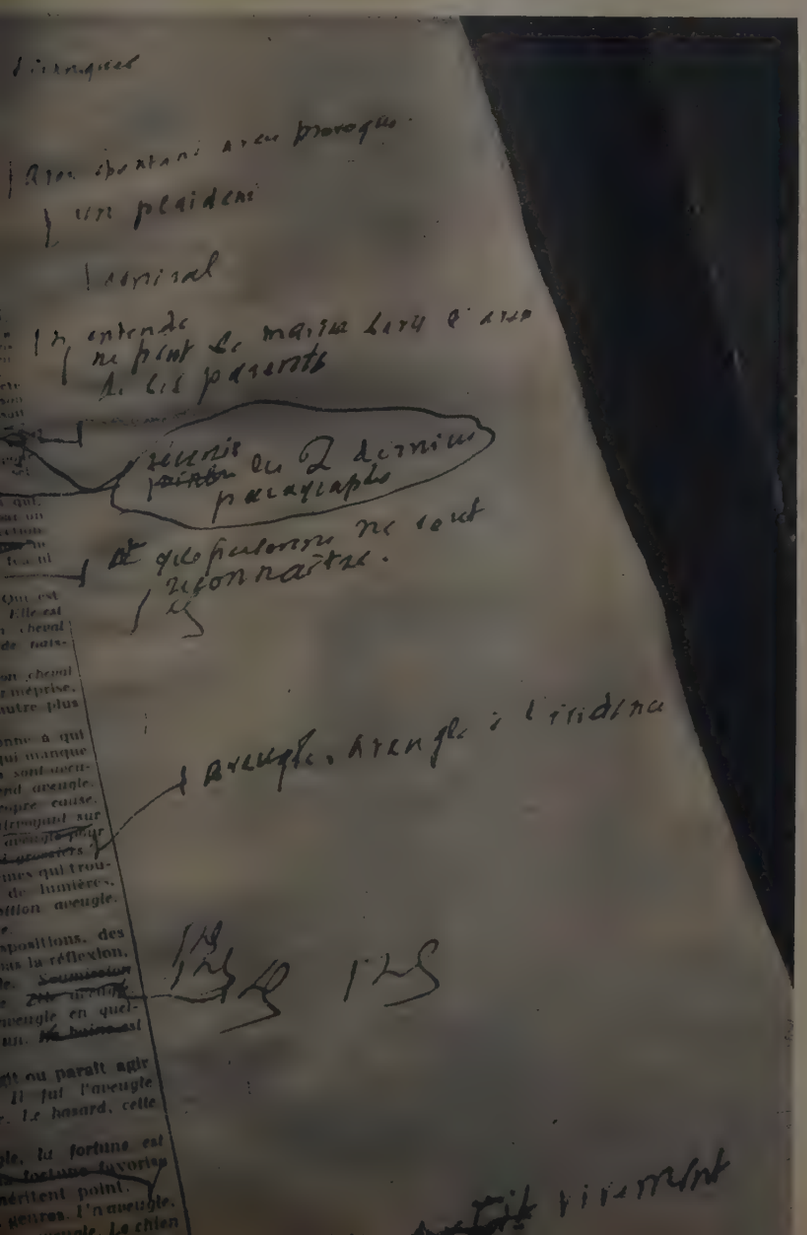
La commission se réunit tous les jeudis. Chaque jeudi chacun de ses membres touche une indemnité de 50 francs ; ce qui fait 400 francs par séance, 20.000 francs par an, 1.200.000 francs en soixante ans. On peut donc dire que le dictionnaire de l'Académie française est économique : quel est l'écrivain qui rédigerait, seul, un dictionnaire pour un million ?

Naturellement le travail de la commission lui-même est soigneusement préparé. Avant chaque séance M^lle^ Jeanne Dorez, fille de Léon Dorez, membre éminent de l'Ecole française de Rome, consulte tous les diction-



hamel, Émile Henriot, le secrétaire de la commission, M. Longnon, et M. Madelin.

MM. André Chaumeix et Marcel Pagnol. Etymologie ou galéjades ?



naires de langue française — soigneusement conservés dans la bibliothèque de la commission — aux articles qui seront l'objet de la discussion. Elle établit ensuite un rapport qu'elle joint aux colonnes découpées et collées de la précédente édition. Mais c'est M. Jean Longnon qui assiste aux travaux de la commission : M. Longnon en est le secrétaire. Il est le seul personnage non académicien qui contemple la bataille, si bataille il y a.

Récemment celle-ci s'est déroulée — très académiquement — autour du mot *aveu*. M. Emile Henriot fit remarquer que le dictionnaire de 1935 ne lui donnait aucun sens « sentimental ».

— On peut avouer un amour, soutint l'auteur des *Occasions manquées*.

La prochaine édition réparera cet oubli.

PROPOSITION AU NOUVEL ÉLU

On pourrait proposer une innovation à l'Académie.

Il est regrettable en effet que le détail des discussions qui se déroulent au sein de la commission du dictionnaire — et même de l'assemblée plénière — soit perdu pour le public. N'y voit-on point faire assaut ce que nous comptons de plus subtil en matière de beaux esprits et de langage ? Alors pourquoi ne pas faire ce qu'a déjà résolu la Société française de philosophie : celle-ci a publié sous la direction de M. A. Lalande un *Vocabulaire*, qu'on a récemment réédité. Au bas de chaque page de courtes notes rappellent les principaux points discutés en séance. Parfois des interventions sont textuellement citées. Ne pense-t-on point que cet exemple pourrait être utilement suivi par l'Académie française ? Ainsi l'on ne serait plus obligé de recourir à ses archives pour savoir ce que pensaient nos grands hommes quand ils n'étaient pas d'accord.

Nous proposons la réforme à M. François-Poncet, puisque aussi bien le voici le benjamin — au moins à l'ancienneté — du quai Conti.

UN DIPLOMATE PURISTE

N'entre-t-il pas d'ailleurs dans la vénérable maison précédé d'une réputation de puriste sourcilleux ? Normalien, universitaire, journaliste, vaillant combattant de 1914, député, sous-secrétaire d'Etat, sa connaissance des questions allemandes devait le conduire à l'ambassade de Berlin, puis au haut commissariat près le gouvernement de Bonn. Et puisque la tradition de l'Académie est de réserver aux diplomates quelques places, M. André François-Poncet a prouvé par toute sa correspondance, et notamment par le rapport fameux de 1938 où il relatait sa dernière conversation avec Hitler, qu'il est de ceux pour qui le service de la langue française est une part du service de l'Etat. Tout ce qu'il faut, n'est-ce pas, pour s'occuper du dictionnaire !

Photographies Almasy.

Passant par Paris, ils N'ÉTAIENT PAS VENUS POUR LE FESTIVAL...

Sur le chemin de Milan Arturo Toscanini, qui conserve, à quatre-vingt-cinq ans, tout son dynamisme, a fait une courte escale à Orly.

A la tête de sa formation berlinoise Wilhelm Furtwängler a interprété à l'Opéra des œuvres dont la plupart appartenaient au XIX[e] siècle.

La fanfare royale hollandaise ne pouvait prétendre participer au festival, mais son défilé sur la place de l'Etoile fit sensation.

Parmi les œuvres exposées au musée d'Art moderne — parfois discutables, souvent curieuses, témoignant toutes d'un bel effort de renouvellement — ce Renoir est l'une de celles où s'affirme un grand maître.

DU MONDE ENTIER, LES LETTRES, LES ARTS...

L'ŒUVRE D

Le mois de mai 1952 aura été marqué à Paris par des manifestations artistiques d'une ampleur inégalée, où auront été réunis, en une vaste Exposition internationale des arts et de la pensée, les chefs-d'œuvre les plus significatifs produits par notre civilisation depuis un demi-siècle. L'initiative et l'organisation de cette exposition sont dues au Congrès pour la liberté de la culture, association constituée en 1950 par des intellectuels, savants, écrivains et artistes, désireux de sauvegarder la liberté de leurs moyens d'expression contre toute tentative d'asservissement. Les noms de Benedetto Croce, Karl Jaspers, Salvador de Madariaga, Jacques Maritain, qui figurent parmi les présidents d'honneur du congrès, disent assez son importance et le prestige qui s'y attache. Quant à MM. Denis de Rougemont, président du comité exécutif, et Nicolas Nabokov, secrétaire général, il leur incombait de réaliser les grandes lignes du programme établi par le congrès.

Tandis que la littérature du XX[e] siècle faisait l'objet de débats et de conférences où étaient étudiés ses thèmes principaux, le musée d'Art moderne voyait s'ouvrir une exposition où des toiles et des sculptures représentatives des diverses écoles du XX[e] siècle se trouvaient assemblées grâce à l'apport de collections privées et de musées de différents pays.

Sur une musique de Georges Auric, Rosella Hightower et Wladimir Skouratoff dansent...

Après le premier concert qu'il donna à l'Opéra avec le Boston Symphony Orchestra, Charles Münch se fraie difficilement un chemin à travers la foule des admirateurs enthousiastes qui le félicitent.

XX^E SIÈCLE

... ET LA MUSIQUE AVAIENT RENDEZ-VOUS A PARIS

Mais la place d'honneur est revenue à la musique. La série des concerts, donnés le plus souvent au théâtre des Champs-Elysées, plus rarement à l'Opéra ou au palais de Chaillot, forme une somme que l'on n'avait jamais encore pu admirer dans sa totalité. Dix orchestres parmi les plus réputés du monde — au nombre desquels le Boston Symphony Orchestra, l'orchestre de la Suisse romande et le Philharmonique de Vienne — une vingtaine de chefs — dont Ernest Ansermet, Karl Böhm, Pierre Monteux, Charles Münch, Hans Rosbaud, Bruno Walter — une pléiade incomparable de solistes et d'ensembles de musique de chambre, des chorales, des troupes lyriques et chorégraphiques venues d'Europe et d'Amérique mirent leur talent au service de plus de soixante compositeurs. Le concert d'ouverture, où dans l'église Saint-Roch retentirent les accents triomphants du *Magnificat* de Jean-Sébastien Bach, suivi du *Stabat Mater* de Francis Poulenc, montra combien notre culture reste attachée à ses traditions les plus pures et marqua la continuité qui unit les classiques de jadis aux maîtres d'aujourd'hui. Le plus illustre de ces compositeurs modernes, Igor Stravinski, connut une véritable apothéose. Les acclamations interminables qui saluèrent *le Sacre du printemps* constituent un de ces hommages que rarement on rend à un génie vivant.

... « Coup de feu », l'un des ballets créés par la troupe du marquis de Cuevas.

... où furent acclamés CES GRANDS MAITRES ET LEURS ORCHESTRES

En inscrivant à son programme « le Chant de la terre », Bruno Walter tint à rendre un filial hommage à son maître Gustav Mahler.

Un des triomphateurs du mai musical fut Igor Stravinski, dont on créa l'oratorio « Œdipus Rex », et dont « le Sacre du printemps »...

... connut une apothéose. Il était conduit par Pierre Monteux, qui l'avait dirigé en première audition, en 1913, devant une salle houleuse.

« Ma Radio m'avait lâché, ma Radio m'a sauvé »

Seul à son bord depuis sa ... sur une mer déchaînée

Le capitaine Carlsen *veut sauver* le « Flying Enterprise »

Le plus gros remorqueur du monde, le « Turmoil » est parti à sa rescousse en gardant le contact par radio

UN CARLSEN INCONNU

Vous me pardonnerez, Kurt, de chercher, moi aussi, à vous livrer au public. Pendant nos longues conversations vous n'avez vu en moi que l'ami. Je ne vous ai pas questionné, nous avons bavardé. Vous allez être déçu de découvrir maintenant le journaliste...

Mais, voyez-vous, parce que nous avons discuté radio, parce que nous avons épilogué sur Mistinguett quand on disait encore qu'elle vous attendrait sous la tour Eiffel, parce que vous m'avez montré, l'œil brillant de fierté, votre nouveau *Flying Enterprise* sans jamais parler de l'ancien ni du naufrage, j'ai voulu écrire cet article. Je ne dirai rien sur votre épopée, les Français la connaissent par cœur. Ils savent tous ce qu'a fait le capitaine Henrik Kurt Carlsen, mais je veux leur dire qui est Kurt Carlsen, car pour moi Kurt est un homme exceptionnel.

Je me moque bien qu'il ait vécu l'odyssée du *Flying Enterprise*, cet homme râblé, splendidement campé, le regard plein de feu et de malice. Je sens que pour qui fréquente Carlsen, l'exploit n'ajoute rien à l'homme. D'ailleurs sa femme et ses parents ne furent pas surpris de son attitude. Si le monde entier avait connu Kurt avant le naufrage, il serait aujourd'hui moins fêté. Il n'a rien de l'être d'un instant, du héros qu'un seul acte a rendu célèbre et qui exploite ce capital parcimonieusement distribué par le hasard : la gloire. Il n'est pas non plus le « brave petit homme », création d'un journaliste, insignifiant et sympathique, épave ballottée par une publicité tapageuse. Certes, il est célèbre, il est parfois naïf, et il sourit au photographe quand on le lui demande, mais sa célébrité se justifie. Quant à sa candeur et au sourire qu'il fait au photographe, c'est, pour les quelques personnes qui ont le bonheur de le connaître, la raison de leur admiration.

Souriant, d'une exquise et franche courtoisie, l'homme qu'elles voient là est encore plus grand, plus attachant que le « capitaine courageux » fougueusement accroché au navire déchiré. L'infatigable marin qui se coupait les mains à hisser la remorque disparaît derrière celui qui, de son bâtiment en detresse, n'a pas oublié de souhaiter « une bonne année à tous ». Je dirai pourquoi.

AVANT MÊME SON ODYSSÉE CARLSEN AVAIT DÉJA DEUX CENT MILLE AMIS

Car Kurt porte aussi un autre nom : il est W 2 ZXM.

On sait que les passionnés de la radio qui s'adonnent à l'émission expérimentale, à l'émission d'amateur, sont plus de deux cent mille sur le globe. Or s'il faut pour pénétrer dans ce monde mystérieux des fanatiques des ondes courtes, des « fans » comme on dit sur l'éther, montrer patte blanche, c'est-à-dire exhiber de suffisantes connaissances et posséder l'autorisation de son gouvernement, lorsqu'on est amateur on a des amis sous toutes les latitudes. Par radio, avec un poste d'amateur, un fan établit les plus sensationnelles conversations, au mépris des frontières ou des races. Tout naturellement, pour lui s'estompent toutes les barrières. La voix qui sort de son récepteur est celle d'un ami, peu lui importe qu'il soit Turc ou Chinois : il y a vingt-cinq ans que cette règle est établie.

Lorsque, de sa maison de Woodbridge, Carlsen commençait une liaison avec un autre fan, ses premières paroles étaient :

« Ici la station américaine W 2 ZXM. Bonjour, mon cher. Mon nom est Kurt... »

Et l'autre lui répondait : « Mon nom est Pierre ou Tom. » Kurt venait de faire connaissance avec un de ses deux cent mille amis.

Kurt est si passionné de radio qu'à M^lle^ Richepin qui lui demandait des nouvelles de ses filles il a répondu :

« La plus jeune va bien, mais l'aînée est extraordinaire. Pensez, elle a déjà un indicatif en « N » !

Aux U. S. A., en effet, il n'y a pas de limite d'âge pour être autorisé à faire de l'émission d'amateur. Simplement, à la suite de leur indicatif, on donne aux bizuths la lettre N, qui veut dire : novice.

« Comme pour les voitures, dit un chevronné, on met : en rôdage ! »

Les liens qui unissent les membres de cette confrérie internationale sont si étroits qu'il leur arrive de se tutoyer sans jamais s'être rencontrés, d'avoir mutuellement des attentions de frères. Tel amateur parisien rentrera plus tôt chez lui pour contacter son correspondant de Sydney qui, hier, devait expérimenter un nouveau système. Il s'inquiète de savoir si le montage a réussi !

Une telle ambiance marque. Elle affranchit des mesquines contingences. Elle habitue intensément à « frotter et à limer notre cervelle contre celle d'autrui ». Dans le Carlsen de 1952 il faut voir le Kurt depuis toujours habitué à fréquenter les hommes les plus divers, qu'ils soient princes ou ouvriers radio. Sa promotion au rang de célébrité universelle n'a pas pris au dépourvu l'infatigable courtoisie d'un fan qui ne prononce que des paroles d'amitié. Voilà pourquoi Kurt, inlassablement, signe des photographies, des bandes de journaux ou des tickets de chemin de fer.

Voulant le défendre des journalistes, qui vraiment ont fatigué cet homme en or, un ami s'est vu répondre :

« Laissez-les, c'est leur métier. »

Tandis que je cherchais, à la gare de Rouen, à l'arracher à ses admirateurs pour l'amener au train qui nous conduisait à Paris, il m'a dit :

« Encore un instant. Ça leur fait tant de plaisir que je signe leur bout de papier. »

Et ce qui force l'admiration, c'est la certitude qu'il n'y a là aucun désir de publicité. Sait-on qu'il a refusé tous les avantages commerciaux que pouvait procurer son aventure ? Sait-on qu'il n'a reçu ni auto ni même réfrigérateur ou poste de radio ? Des centaines de millions lui ont été proposés pour signer des Mémoires,

pour figurer dans un film, pour écrire un article. Douze mille lettres sont arrivées en un mois. La plupart d'entre elles contenaient des propositions publicitaires. Contre un seul « oui » une marque de télévision lui servait une rente jusqu'à ses derniers jours. Il a tout rejeté. Il a trié les lettres... pour répondre à celles des amis.

Je garde précieusement le mot qu'il m'a adressé pendant sa plus grande gloire : « Un fan ne doit pas attendre. »

IL A VOULU PAYER L'EXEMPLAIRE QUE LUI OFFRAIT SON ÉDITEUR

Le scrupule de Carlsen est inouï, je dirai : maladif. Cet homme s'est fait une règle d'éviter aux autres le moindre frais, de ne rien leur coûter. Isbrandtsen a dû intervenir en personne pour lui faire accepter au moins un cadeau : l'émetteur offert par tous les amateurs américains, qui s'étaient cotisés. Lorsque l'éditeur du livre *Carlsen, capitaine courageux*, Jean-Luc de Carbuccia, lui a remis un exemplaire, il a fallu l'insistance du consul du Danemark pour éviter qu'il ne le paie !

Plus tard, lorsque nous le reconduirons à Rouen dans sa coquette cabine, il fouillera ses tiroirs, à la recherche d'un souvenir à nous laisser. Ne trouvant rien, il s'emparera de son unique cartouche de Chesterfields pour faire quatre parts et nous exprimer son amitié en attendant le prochain voyage. J'avoue n'avoir jamais été touché par un geste aussi simple. Il est bien pur, l'homme qui a refusé des fortunes parce qu'il a cru qu'il ne les méritait pas et sait plaire en offrant un paquet de cigarettes !

En grillant la dernière de ces Chesterfields, mon regard perdu dans les volutes, j'esquisse en rêve les grands tableaux de l'aventure : le naufrage, l'angoisse du monde entier, les éditions spéciales des journaux, les avions des photographes, le triomphe en Angleterre, à New-York, et je revois Carlsen dans sa cabine. Il saisit par le fond un sac en matière plastique que la T. A. A. offre à ses clients qui prennent l'avion, un sac de bazar. Il le retourne : quelques kilos de médailles jonchent le sol, quelques kilos d'or.

— Celle-ci m'a été offerte par le président Truman. Celle-là est unique au monde, cette autre n'a été remise qu'à trois personnes...

— Dieu ! que vous avez de jolis rideaux, Kurt !

— N'est-ce pas que je travaille bien...

— Pardon ?

— Mais oui, j'adore coudre, et j'ai taillé et monté en rideau ce tissu emporté de New-York.

Et pendant ce dialogue il range soigneusement dans son coffre-fort le petit papier que M. de Marchéville lui a remis à Paris : un diplôme d'honneur du R. E. F., l'association française des amateurs émetteurs. On sent, dans le regard qui le couve, que ce papier vaut tout l'or. Ce papier, c'est le cadeau d'un fan et le souvenir d'une bonne soirée où l'on a parlé radio... Mais c'est une drôle d'histoire.

AU LIEU DE QUITTER PARIS KURT S'ÉTAIT FAIT KIDNAPPER

En arrivant à Rouen, sa première phrase à un journaliste avait été : « Où sont les amateurs ? »

Les amateurs étaient là et, vite, mirent sur pied une réunion pour l'accueillir et l'acclamer. Fou de joie, Kurt avait amené un film pris lors des festivités de Woodbridge, « un film que je ne passe qu'aux amateurs ».

— Est-il vrai, Jean, que les autorités m'attendent à Paris ?

— Je pense.

— Pourtant, je voudrais aller voir les amateurs et votre président. Nous en parlerons dans le train.

— Mais, si votre place est réservée, je ne pourrai peut-être pas monter à côté de vous.

— Eh bien, dans ce cas, j'irai dans un autre compartiment !

En fait, les officiels ne vont s'occuper de lui qu'à Paris. Mais, là, ils prendront leur revanche. A l'ambassade du Danemark on a déjà prévu le programme des manifestations, mais M. de Carbuccia se charge de le soustraire aux curieux, vers 5 heures, et de l'amener chez le président du R. E. F., Kurt est ravi.

A l'issue du déjeuner à la Tour d'Argent, quelques belles clientes viennent quêter des autographes. Alors Carlsen, froidement, utilisant le code des fans, met sur leur menu : « 88, Kurt ». Les radios savent que 88 veut dire : *Love and Kisses*, en somme, bons baisers. Mais à la Tour d'Argent on l'ignore, et Kurt s'amuse.

Après la tour Eiffel et l'Hôtel de Ville Carlsen se rendra enfin chez les amateurs, ayant en poche la médaille offerte par la Ville de Paris : *Fluctuat, nec mergitur* ! Pour semer les journalistes et se payer du luxe à la Flambeau, le chauffeur n'imagine rien de moins que la montée des Champs-Elysées déserts, qu'encadrent deux rangs de soldats au garde-à-vous, car on attend l'arrivée du président de la République pour les cérémonies de la victoire. Premier barrage de police :

— Où allez-vous ?

— Nous promenons Carlsen.

Et l'agent se raidit :

— Parfait, continuez !

A l'Etoile la voiture ralentit. Tout le monde se précipite pour accueillir le premier magistrat. Stupéfaction ! Mais chacun semble dans les secrets des dieux, comme si cette arrivée était prévue. Le chauffeur démarre.

— Vous voyez, vous avez été seul aux Champs-Elysées...

Alors Carlsen, dans un sourire :

— J'ai même été seul à Broadway, mais on ne m'a pas pris pour Truman !

CE « PIQUÉ DES ONDES » EST UN ETRE D'EXCEPTION

Chez le président du R. E. F., sans journalistes, avec le seul coup de flash qui a permis cette illustration. Carlsen est heureux. Autour de lui quelques amateurs parisiens font enfin connaissance avec leur correspondant, avec ce Kurt si célèbre dont ils n'avaient entendu jusqu'ici que la voix. On lui remet un diplôme d'honneur et un fanion du R. E. F. On épingle l'insigne des amateurs français à sa boutonnière et, surtout, M. de Marchéville met son émetteur en marche et lui donne le micro. Les liaisons défilent avec les fans français. A chaque instant une voix nouvelle surgit du haut-parleur. Kurt jubile.

— Quelles lampes avez-vous montées sur votre poste ? Moi, je n'ai pas eu le temps de finir le mien. J'ai mis avant de partir, dans ma cabine, l'émetteur qui était sur ma voiture. C'est avec ce petit engin que j'émets à bord du *Flying Enterprise II*. Mais à mon prochain voyage j'aurai fini le gros émetteur. Tenez, il sera haut comme ça !

Nous avons l'impression de tenir le vrai Carlsen : ce grand marin calme et têtu qui parcourait son bateau agonisant à la recherche d'une batterie d'accus pour établir une liaison radio avec le remorqueur, ce flegmatique qui bricolait son appareil pour économiser le courant pendant que le bateau se penchait, ce passionné des ondes qui construit lui-même son émetteur après avoir refusé des fortunes, cet audacieux qui a sauvé la vie d'un de ses matelots en effectuant une grave opération chirurgicale tandis qu'un fan, médecin, guidait par radio son bistouri improvisé.

Mais si l'on explique maintenant son attitude à bord du *Flying Enterprise* par son courage de marin qui l'empêchait de partir et ses qualités de technicien qui lui permettaient de rester sans perdre contact, sa déroutante modestie reste encore un secret. Il a dit à son vieux correspondant F 9 HE :

— Vous trouvez extraordinaire que j'aie fait mon devoir ?

Et dans son regard passe cette flamme qui signe les êtres d'exception.

JEAN FERRÉ.

Kidnappé par le groupe des fanatiques de la radio, le « capitaine courageux » entre Mlle Richepin (à gauche) et Mme de Marchéville.

« Voyez-vous, Kurt, dit M. de Marchéville, ici nous ne sommes pas en Amérique. Ce micro, je l'ai monté moi-même. »

« Ce fanion du R. E. F., vous le conserverez en souvenir de la grande admiration que vous portent vos amis les mordus de la radio. »

« Ici W 2 ZXM qui émet à Paris de la station F 8 NH »... Tous les amateurs vont se précipiter à l'écoute pour saluer Kurt...

... tandis que le capitaine du « Flying Enterprise », repris par la passion des ondes, va s'isoler auprès du récepteur.

70% FABRICANTS DE JOUETS

80% CONSTRUCTEURS DE MATÉRIEL LOURD

90% FABRICANTS DE PLASTIQUES

99% PRODUCTEURS DE FROID

BAROMÈTRE ÉCONOMIQUE

LA FOIRE DE PARIS

SE PLACE EN L'ANNÉE 1952

SOUS LE SIGNE DE LA « STABILISATION DES PRIX »

PAR CLAUDE THOMAS

« La Foire de Paris constitue un bulletin de santé économique dont il est bon de venir prendre connaissance sur place... »

... déclarait, lors de la dernière inauguration, le ministre du Commerce et de l'Industrie, M. Jean-Marie Louvel. En avril 1951, précisément, la grande manifestation s'ouvrait dans des circonstances particulièrement difficiles : montée des prix, spéculation, menace de crise dans plusieurs secteurs industriels, et trois jours après l'ouverture de la Foire se déclenchait sur le marché mondial une impressionnante montée des cours des matières premières.

En mai 1952 l'atmosphère a changé. Certes on n'en est pas encore à reviser en baisse les prix de tous les catalogues, mais au slogan : « Des prix que vous ne reverrez plus ! » ont succédé des mots d'ordre : « Défense du franc » et « Baisse Pinay », sous lesquels se manifeste, cette année, ce que le président Jacques Fougerolles a, justement, appelé l' « autodéfense » de notre économie. La modification de la tendance s'affirme aussi, et surtout, par l'empressement des exposants et des visiteurs étrangers à répondre à l'invitation lancée de Paris.

RECORD 1952 : LA PARTICIPATION ÉTRANGÈRE

La coutume veut qu'au lendemain de toute manifestation périodique un « record » soit proclamé, qu'il s'agisse du nombre des visiteurs, de celui des nouveautés présentées, voire d'un simple total de mètres carrés ou cubes. Cette année il n'est pas nécessaire d'attendre le 2 juin — date de clôture — pour affirmer que le principal record enregistré au cours de la 48e Foire de Paris aura été celui de la participation étrangère. Trente-trois nations ont tenu à être représentées, du Brésil à la Pologne, du Japon à la Suède en passant par le Liechtenstein et la Malaisie. Quatorze pays ont demandé et obtenu l'emplacement nécessaire pour l'installation d'une section nationale.

L'accroissement de la participation étrangère se traduit en chiffres éloquents : un millier d'exposants en 1951, plus de mille six cents en 1952 sur un total dépassant légèrement onze mille. Les demandes de renseignements adressées, bien avant l'ouverture officielle, de tous les points du globe font prévoir une substantielle augmentation du volume des affaires traitées à la Foire ; et, de l'avis même des organisateurs, l'expérience économique actuellement engagée en France ouvre cette année des perspectives particulièrement intéressantes à nos exportateurs. Dès à présent les acheteurs américains et britanniques ont indiqué qu'ils étaient intéressés par les nouveautés techniques présentées dans les sections : bureau, électricité, mécanique de précision et travaux publics.

DÉMONSTRATIONS TECHNIQUES ET CHAINES DE FABRICATION EN FONCTIONNEMENT

On n'insiste plus aujourd'hui sur l'importance géométrique de ce vaste marché d'échantillons qui s'étale sur 45 hectares, partagés cette année entre plus de onze mille exposants, quatre cents « nouveaux » ayant pu, grâce à de savants calculs, être admis dans l'enceinte du Parc des expositions. Il convient en revanche de souligner la principale originalité de cette manifestation qui permet aux visiteurs de voir fonctionner le matériel qui les intéresse. Les organisateurs n'hésitent pas à affirmer que dans les grandes sections, réputées à juste titre, les nouveautés révolutionnaires, et par là même spectaculaires, sont extrêmement rares. Elles ne constituent pas l'attrait principal d'une manifestation commerciale qui ne recherche pas le succès de curiosité. En revanche il est des nouveautés d'application et des perfectionnements dont les spécialistes savent qu'ils existent, sans pouvoir dire précisément si on les fabrique et qui assure cette fabrication. Le rôle de la Foire est de faire connaître ces nouveautés.

Cette évolution est particulièrement nette dans le domaine de la mécanique. Autrefois on se contentait de présenter à l'acheteur les éléments de l'outillage classique, moteurs, pompes ou machines-outils. Aujourd'hui on lui fournit non seulement le matériel de base, mais les éléments plus souples qui permettent de réaliser la chaîne de fabrication convenant à chaque cas particulier : embrayages hydrauliques ou magnétiques, étaux pneumatiques. Le petit constructeur, le garagiste viennent à la Foire de Paris pour trouver la solution de problèmes particuliers. Autrefois ils devaient chercher les pièces nécessaires puis engager un ingénieur ; aujourd'hui ils trouvent sur place des spécialistes qui ont effectué la recherche à leur place et dans le sens qui les intéresse.

LES ÉTRANGERS

1.600 exposants représentent cette année 33 nations.

Voici les 10 premiers du classement général :

1. Allemands	: 306	6. Grecs	: 84
2. Italiens	: 283	7. Autrichiens	: 68
3. Américains	: 162	8. Espagnols	: 61
4. Anglais	: 154	9. Suédois	: 55
5. Suisses	: 126	10. Belges	: 45

Cinq pays comptent un seul représentant : Chine, Finlande, Iran, Malaisie, Turquie.

Le Liechtenstein, avec deux exposants, se place sur le même rang que le Canada, le Japon et la Syrie.

Hongrie, Pologne et Tchécoslovaquie totalisent vingt-six représentants contre quarante et un à la Yougoslavie.

La même tendance se manifeste dans la section réservée au matériel de travaux publics. On a pensé aux moyennes entreprises, et, à côté des machines gigantesques destinées aux grands chantiers modernes, des engins plus modestes ont été conçus qui répondent à des problèmes nouveaux. C'est ainsi, par exemple, qu'en face des pelles mécaniques géantes, pour lesquelles l'obstacle ne compte guère, des outils moins puissants sont dotés d'un système de débrayage automatique leur assurant une plus grande souplesse.

De plus en plus on a recours à la démonstration animée, et, cette année, les intéressés peuvent, entre autres, étudier en fonctionnement des machines servant à la fonte des métaux, au conditionnement et à l'emballage, à la fabrication des biscuits ou à l'émaillage des cadres de bicyclettes.

DU MATÉRIEL DE BUREAU AUX ACCESSOIRES DE CAMPING

Deux sections sont en croissance régulière : le « bureau moderne » et le « matériel de camping ». Au hasard des stands, on découvre un engin surprenant qui, grâce à un système rotatif, permet de stocker soixante-quinze mille documents et d'obtenir, à volonté, celui que l'on cherche ! A l'intention des hommes d'affaires « pressés » voici une machine à calculer de poche dont le mécanisme simple effectue additions et soustractions jusqu'à un milliard, sur une pression de l'index.

En plein air nous retrouvons les spécialistes du camping. Tous les fabricants français, à quelques rares exceptions près, ont tenu à être présents porte de Versailles, et, à l'approche des grandes vacances, chacun peut venir faire son choix parmi les plus récents modèles.

Quant aux fabricants de jouets, ils sont tous là, à grand renfort de cuisinières électriques, de scooters en tôle emboutie et de tracteurs démontables. Il existe désormais des machines spéciales pour laver le linge et la vaisselle de poupée, des emballages de matière plastique pour « jouer à la marchande »... et aussi la dernière en date des méthodes destinées à « apprendre le piano sans peine », grâce à un ingénieux dispositif de touches colorées.

Cette puissante machine, de confection et de fabrication françaises, est utilisée pour bétonner les pistes d'envol et d'atterrissage des aérodromes.

Comme chaque année, les nouveautés ménagères retiennent l'attention des visiteurs : monsieur s'intéresse à la dernière...

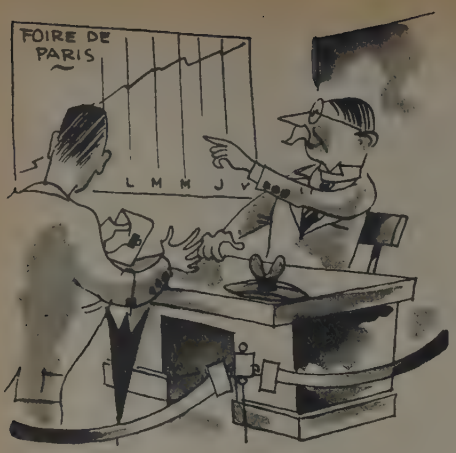
... invention en matière de broyeur de café, tandis que madame rêve devant une balance de précision destinée à la pâtisserie.

L'une des sections les plus importantes de la Fo est désormais celle du Bureau moderne, où sont p sentés les derniers perfectionnements de la techniq

« Robot » ménager conserve son attrait, et le stand démonstration connaît une affluence constante. pavillon réservé aux applications domestiques...

... du gaz apporte plusieurs innovations. On remarque, dans le living-room, un radiateur automatique à rayonnement.

L'une des attractions de la Foire de Paris 1952 sera sans doute le scooter géant, qui fit une arrivée très remarquée.



NOUVEAUTÉS MÉNAGÈRES ET AUTRES

ÉLECTRICITÉ et Gaz de France renouvellent leurs prouesses du dernier Salon des Arts ménagers. De la cuisine modèle sortent, à longueur de journée, pâtisseries et friandises destinées aux visiteurs. Le chauffage par panneaux radiants fait ici sa première apparition officielle, ainsi que le four à régulation électronique. Le rayon des matières plastiques offre, lui aussi, plusieurs perfectionnements destinés à faciliter la tâche de la maîtresse de maison. Citons, parmi les nouveautés 1952, la « housse-armoire » en matière translucide, qui permet de serrer, à l'abri des mites et de la poussière, lainages, chapeaux et fourrures directement dans la penderie à vêtements ; et aussi l'apparition des « vêtements de pluie moulés », grâce à une nouvelle machine qui effectue la soudure dans les trois dimensions, assurant ainsi la confection d'un objet de forme géométrique quelconque.

Notons au passage un appareil capable de souder dix mille cachets à l'heure, une machine destinée à l'impression des feuilles de chlorure de polyvinyle.

Aux spécialistes s'adressent les appareillages spéciaux permettant la cuisson des peintures à l'aide de projecteurs de rayons infra-rouges, l'*oxy-coupage* de tôles d'acier, le broyage des copeaux d'acier et des *clinkers* de cimenterie, le sciage du bois sans amorçage préalable.

Il restera aux acheteurs comme aux simples curieux à apprécier la production, traditionnellement parfaite, du grand ensemble constitué par la double section « Alimentation-Salon des vins » ainsi que celle, chaque année renouvelée, du Groupe des industries d'art.

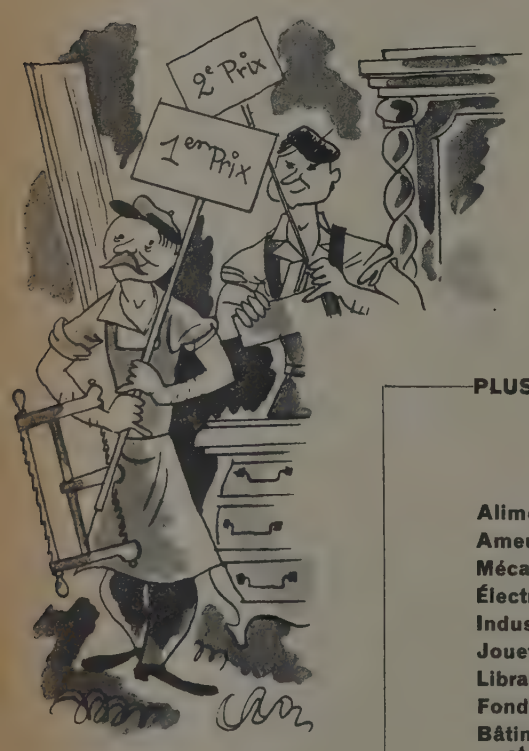
« Les affaires se traitent à la Foire de Paris »... Les organisateurs de la Foire ne sont pas embarrassés pour justifier ce slogan à l'aide de statistiques ou d'anecdotes.

— C'est ainsi que la principale firme francaise en matière d'équipement pour travaux publics, effectuant à elle seule le quart des exportations francaises, réalise 5 % de ses affaires au cours des deux semaines d'exposition à la porte de Versailles.

— L'un des nouveaux venus dans la section Alimentation a obtenu, au cours de la Foire 1951, plus de huit mille concessionnaires !

L'industrie francaise des matières plastiques est désormais équipée pour faire face à tous les besoins du marché, et un fabricant auquel les organisateurs de la Foire demandaient quelle « spécialité » il comptait présenter cette année pouvait donner la réponse suivante :

« Nous équipons aussi bien les avions à réaction que les armoires frigorifiques en passant par la protection des machinés-outils et la fabrication des panneaux transparents destinés au basket-ball. »



PLUS DE LA MOITIÉ DES PARTICIPANTS SE GROUPENT EN 15 GRANDES SECTIONS

Alimentation	930	exposants sur	46.000	mètres carrés
Ameublement	860	—	27.000	—
Mécanique	672	—	29.000	—
Électricité	562	—	21.000	—
Industries d'Art	395	—	11.000	—
Jouets	383	—	7.000	—
Librairie	349	—	2.500	—
Fonderie	325	—	12.000	—
Bâtiment et Travaux publics	312	—	45.000	—
Bureau	225	—	6.000	—
Camping	115	—	10.000	—
Matières plastiques	112	—	3.000	—
Froid	103	—	3.000	—
Machines à coudre	64	—	3.400	—
Musique	52	—	1.500	—

Comme l'année précédente, un concours a été ouvert entre les fabricants de meubles « pour l'amélioration de la qualité » — titre de 1951 — et aussi « pour l'abaissement des prix de revient » — innovation 1952.

Pour la première fois le groupe des fabricants de jouets a édité, à l'occasion de la XLVIII[e] Foire, un catalogue spécial qui constitue un véritable « Guide du jouet français ».

M. et Mme Ernest Cognacq, qui transformèrent une modeste boutique en un grand magasin.

EN MARGE DE LA VENTE GABRIEL COGNACQ

Un personnage « hors série » ERNEST COGNACQ

PAR ROGER DARDENNE

Ernest Cognacq est un personnage pour lequel l'épithète de balzacien vient presque obligatoirement au bout de la plume. Son histoire est édifiante et pourrait être découpée en images à l'intention des écoliers.

Ni la famille charentaise aisée dont il sortait ni ses goûts personnels n'en eussent fait un commerçant sans un revirement soudain de fortune. Ruiné par un associé, son père se suicide. Voilà le garçon — il a treize ans — devenu « calicot » à La Rochelle, à Bordeaux. En 1855 il prend le parti de venir à Paris. L'Exposition universelle va s'ouvrir. Peut-être pourra-t-il trouver quelque place intéressante.

Les débuts sont peu heureux. Il se présente au Louvre et ne plaît pas à Chauchard, qui le juge « mal fagoté ». Un moment il travaille boulevard Beaumarchais, aux Quatre Fils Aymon. Puis il retourne en province, sans toutefois renoncer à l'idée de revenir à Paris. Il y revient en effet, passe dans nombre de magasins, car il semble bien qu'il n'ait pas le caractère toujours facile. Il a des économies, il décide de s'établir à son compte. Premier essai, premier échec. Et si rude qu'il ne reste plus à Ernest Cognacq qu'à se faire camelot. Sur le Pont-Neuf, chaque jour, il ouvre un vaste parapluie et s'efforce de retenir les passants.

Au bout de quelque temps il loue une boutique. A la journée. Les clients viennent en nombre assez grand pour qu'il se risque à transformer la location quotidienne en location hebdomadaire puis, après nouvelle réflexion, en location mensuelle. Il s'assure d'autres recettes en allant de temps à autre vendre sur les marchés des environs de Paris.

Son magasin, il l'a appelé : Au Petit Bénéfice. Ce n'est pas seulement une enseigne engageante ; c'est l'expression d'une idée bien arrêtée dans l'esprit d'Ernest Cognacq : il veut vendre bon marché, le meilleur marché possible. Pendant longtemps il « se débrouille » seul, faisant tout dans sa boutique. Ce n'est qu'en 1876 qu'il prendra un employé. A ce moment le magasin deviendra la Samaritaine. Un autre événement important s'est produit peu après la guerre de 1870 dans la vie d'Ernest Cognacq. Il a épousé une employée du Bon Marché, Mlle Louise Jay, qu'il avait connue plusieurs années auparavant alors qu'ils étaient tous deux vendeurs à la Nouvelle Héloïse. Elle a été la confidente de ses projets, elle croit à son avenir. Elle aussi a su économiser. Elle apporte 20.000 francs de dot à son époux. Une sœur de Cognacq lui prête 10.000 francs. Voilà le premier capital de la Samaritaine.

Le « calicot » à son comptoir.

Tous deux ont les mêmes goûts. Tous deux travaillent avec acharnement à faire de leur modeste magasin une grande maison. Le succès ne modifie point leurs habitudes. Ils ont toujours mené une vie austère, ils continuent.

La doctrine Cognacq s'est condensée en une formule : « Il y a d'autant plus de bénéfices qu'il y a moins de frais. »

D'où ce corollaire : « Il y a moins de frais si chacun sait son métier et l'exerce avec conscience. »

Aussi pourchasse-t-on toute dépense superflue, même minime, et la discipline est stricte. Mais la maison garde un caractère familial et elle associe le personnel aux bénéfices.

Car si la fortune est venue, Ernest Cognacq entend bien en utiliser une partie à des fins sociales. Il fonde les prix destinés à récompenser les familles nombreuses et qui portent le nom de Cognacq-Jay. Il crée des dispensaires. Il prend en charge des lits dans les hôpitaux.

Et puis il s'occupe de sa collection. Car, et c'est là un des traits curieux de la physionomie d'Ernest Cognacq, cet homme acharné au gain que le gaspillage de bouts de ficelle suffit à courroucer, ce laborieux qui ne connaît d'autre distraction que son labeur a la passion des œuvres d'art. Faut-il voir là comme une persistance de sa jeunesse au pays de Charente où, féru de la lecture des poètes, il montrait pour tout ce qui est beau un goût précoce ?

Entre les grandes époques il a élu le XVIIIe siècle. Meubles, tableaux, sculptures garnissent sa demeure. Quand il mourra s'ouvrira sur le boulevard, à deux pas de l'Opéra, le musée Cognacq-Jay. Encore ne contient-il que les deux tiers de la collection, l'autre tiers, composé surtout de tableaux modernes, ayant été légué à son neveu, Gabriel. Aujourd'hui ce magnifique ensemble est dispersé. Quelle belle salle Gabriel-Cognacq il eût pu faire !

CÉZANNE — **Arbres et Maisons.**

DEGAS — **Danseuses saluant.**

CHEZ CHARPENTIER LA VENTE GABRIEL COGNACQ A PRODUIT 303 MILLIONS...

La vente de la collection Gabriel Cognacq a mis le Faubourg-Saint-Honoré, trois jours durant, en émoi. D'abord les visiteurs du soir, porteurs d'un carton, avidement disputé, pour l'exposition privée. Réunion mondaine où il est de bon ton d'être aperçu et où l'on s'entassait comme à un buffet de grand mariage.

Ensuite l'exposition publique, d'où plus d'un revint avec le torticolis, n'ayant guère aperçu, en fait de chefs-d'œuvre, que des dos et des nuques...

Et puis le grand jour : la salle archi-comble où règne une chaleur de chaufferie. Toutes les issues bloquées par des groupes compacts, qui essaient d'entrevoir quelque chose. Dehors une file s'allonge devant la grille, espérant contre toute espérance.

Dans la salle, cependant, la voix de Me Bellier retentit, doublée, amplifiée par la voix du crieur. Des chiffres passent. Ce ne sont que millions. Puis quelque part, à droite, à gauche, d'autres voix émettent d'autres chiffres, ajoutant aux millions en suspens des rallonges de quelques centaines de mille francs. Parfois, un silence, une hésitation. Est-ce la fin ? Non, nouveau bond. Et la salle crispée se détend en riant largement. Encore un silence... C'est bien vu ? Plus personne ?

Le marteau d'ivoire, dans la main du commissaire, oscille, s'incline un peu, comme à regret, puis brusquement s'abat.

Adjugé !

Ceux qui sortent répètent les chiffres entendus : « Le Fragonard a fait 10.800.000 francs ! »

MANET — **Jeune Fille à la pèlerine.**

RENOIR — **Fillette au chapeau garni de fleurs.**

CÉZANNE

« Pommes et Biscuits », le clou de la vente, qui fut adjugé 33 millions.

... DONT 33 MILLIONS POUR LES QUATORZE POMMES DE CÉZANNE

Cela court le long de la rue, se propage, provoque des hochements de tête et des sifflements admiratifs.

Seul un chauffeur ne se laisse pas entamer :

« Combien y en a dans tout ça qu'ont pas payé leurs impôts ! »

Et l'avocat imprévu du fisc rejoint dans son propos une petite vieille au chapeau cabossé qui se retire, méprisante. « C'est plein de gens qui viennent là pour ne rien acheter ! »

Gabriel Cognacq, dont on se dispute à coups de millions les chefs-d'œuvre, était un érudit, un ami des artistes, de Bourdelle notamment. Il était membre libre de l'Institut et, après 1940, il accepta la présidence du Conseil des musées nationaux, dont M. David-Weill avait dû s'écarter. En même temps il prit la présidence du Secours national.

Il avait projeté de léguer au Louvre sa collection. Mais, éloigné des milieux officiels à la libération, il en conçut de l'amertume, refit son testament et décida qu'après sa mort ses tableaux seraient vendus.

Le « clou » de la journée fut le Cézanne que nous reproduisons : *Pommes et Biscuits*. Sur mise à prix de 10 millions, Me Bellier l'adjugea 33 millions.

Un aspect de la salle pendant la vente.

33 millions, quand en 1894 les Cézanne faisaient en vente de 45 à 125 francs, qu'en 1899 à la vente Chocquet sept étaient adjugés 17.500 francs et que, la même année, « la Neige fondante » atteignait 6.750 francs, si bien qu'on crut la vente truquée !

Ici un autre Cézanne s'est vendu 20 millions, un Renoir, 22.500.000 francs et un second, 19 millions. Van Gogh a fait 16 millions et demi, un pastel de Degas, 10.500.000 francs et une sanguine de Renoir, 3.250.000 francs. Parmi les anciens, Fragonard tient la tête, mais on n'a obtenu que 10.600.000 francs de sa *Jeune Fille aux chiens*.

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR LE PALMARÈS DU

Festival de Cannes

On lira d'autre part l'avis du jury. Je le respecte et ne le partage pas. Voici le mien.

Mettons hors de pair *Deux Sous d'espoir,* de Castellani. Un petit village napolitain se manifeste sur l'écran avec une exubérante simplicité qui emporte la conviction. A une exception près, tous les acteurs sont des non-professionnels : ce n'est pas peu dire, mais Castellani les dirige encore mieux que De Sica. De plus, son dialogue est de premier ordre, et avec l'aide du doublage, où les Italiens sont passés maîtres, il obtient une mixture prodigieuse de vérité dans les gestes, de naturel dans le comportement et d'aisance professionnelle dans la diction. Peu importent les noms, que nous aurons oubliés depuis longtemps avant de perdre la mémoire des visages : cette gamine de seize ans, têtue, gaffeuse et tellement touchante ; cette bonne mère de famille, menteuse, joueuse et voleuse ; ce sacristain, qui semble un descendant de Nosferatu. Avec une absence d'amertume et une gentillesse attendrissantes se dessine en filigrane un réquisitoire sur la condition du prolétariat agricole, dont la misère pour être ensoleillée n'en est pas moins affreuse.

William Wyler a certainement fait de meilleurs films et de plus ambitieux qu'*Histoire de détective,* dans aucun ses dons de réalisateur ne se sont plus approchés de la perfection. Partant d'une pièce qui fut l'un des grands succès de Broadway, sa version cinématographique s'en écarte à peine et n'est pourtant pas le moins du monde théâtrale. Jamais peut-être n'a-t-on « dit » aussi juste à l'écran, à égale distance de l'emphase déclamatoire et du bafouillage de la conversation authentique. Jamais la camera n'a opéré un travail plus invisible et plus efficace. Un commissariat de police newyorkais vit devant nous pendant vingt-quatre heures qu'illustrent quatre faits divers, significatifs et quotidiens à la fois. La voleuse de grand magasin (que Lee Grant incarne de si magistrale façon qu'elle a obtenu un prix de vedette) et le criminel bourré de drogue s'y rencontrent : deux types qui n'avaient pas encore été évoqués avec cette originalité et cette puissance. Quant à Kirk Douglas, un abîme sépare ses compositions du *Champion* et du *Gouffre aux chimères* de celle-ci, qui le classe à côté des plus grands acteurs... quand un William Wyler se trouve derrière lui pour le diriger.

Par comparaison, *Viva Zapata* ne témoigne que de la perfection formelle de certains films de Marcel Carné. Cette manière convenait assez peu à une histoire de révoltés mexicains. Mais Elia Kazan a réussi à donner un caractère épique à la séquence de la libération du prisonnier, et John Steinbeck a écrit le dialogue de deux extraordinaires scènes d'amour. La composition de Marlon Brando est plus contestable.

On ne peut comparer à ces admirables réussites le nouveau film de Luis Bunuel, *la Montée au ciel,* dont le scénario, la réalisation et l'interprétation sont aussi sommaires, aussi maladroits et ridicules que ceux de *Los Olvidados* l'étaient peu. Ce n'en demeure pas moins la véritable révélation du Festival, tant ce film bouscule allégrement les poncifs et les conventions du cinéma. Il ignore la morale comme la vraisemblance au profit d'une fantaisie exacerbée, qui aboutit à quelques instants d'une beauté bouleversante.

En dehors de *Fanfan la Tulipe,* amusant film de cape et d'épée, et de *Groenland,* probe récit de voyage, la sélection française comprend *Trois Femmes,* adaptation fidèle de trois contes de Maupassant, et *le Rideau cramoisi,* brillant contrepoint d'images muettes accompagnant la récitation du texte de Barbey d'Aurevilly. Ce sont les débuts sympathiques de deux nouveaux metteurs en scène, André Michel et Alexandre Astruc.

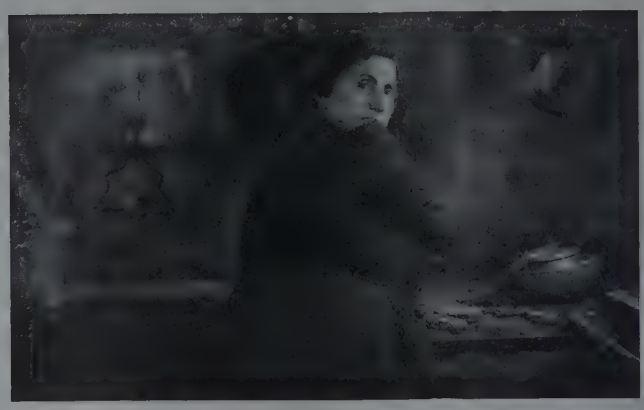
Nous sommes tous des assassins a plus d'envergure. Ce n'est d'ailleurs ni une histoire ni un spectacle, mais un plaidoyer, d'ailleurs généreux, contre la peine de mort, délibérément privé de tous les attraits auxquels recourent les autres films : anecdote amoureuse, progression dramatique, sourire occasionnel. Le scénariste, Charles Spaak, et le réalisateur, André Cayatte, ont eu le mérite de jouer la difficulté.

Deux films italiens sont également à retenir. Avec *Umberto D.,* De Sica revient à un thème et à une manière voisine de ceux du *Voleur de bicyclette.* L'anecdote est dépouillée au possible : incapable de subsister sur sa pension de retraite, un vieillard n'est rattaché à la vie que par l'affection qu'il éprouve pour son chien. La sobriété et la pudeur qui caractérisent le génie de De Sica se retrouvent dans plusieurs séquences : le réveil de la boniche, la salle d'hôpital et la méfiance du chien après que son maître a essayé de l'entraîner dans la mort.

Dans *le Manteau* Alberto Lattuada a tenté une singulière gageure : transposer en Italie une nouvelle de Gogol, mêler le climat du début du XIX[e] siècle à celui de la vie contemporaine et passer du réalisme à un arbitraire complet. Je ne jurerais pas qu'il ait complètement réussi à imposer ce style si particulier, mais plus d'une trouvaille déclenche un rire du meilleur aloi. Et un acteur aussi extraordinaire qu'inconnu fait merveille dans le rôle principal : Renato Rasal.

Reste *Othello,* d'Orson Welles, dont le grand prix *ex æquo* a été accueilli par une bordée de sifflets du public. Le cas est trop complexe pour être traité sommairement. Nous y reviendrons lors de sa sortie en public.

LES GAGNANTS



DEUX SOUS D'ESPOIR, grand prix du Festival, est joué par des acteurs non professionnels, dont cette paysanne napolitaine.

NOUS SOMMES TOUS DES ASSASSINS, qui remporta le prix spécial du jury, a Balpêtré parmi ses principaux interprètes.

VIVA ZAPATA, qui valut une distinction à Marlon Brando, fait revivre le Mexique des généraux incultes et des coups d'État.

PALMARÈS

GRAND PRIX ex æquo: **DEUX SOUS D'ESPOIR** et **OTHELLO.** — PRIX SPÉCIAL DU JURY: **NOUS SOMMES TOUS DES ASSASSINS.** — PRIX DU FILM LYRIQUE: **LE MÉDIUM.** — PRIX DU DOCUMENTAIRE: **GROENLAND.** — PRIX DE LA MISE EN SCÈNE: **FANFAN LA TULIPE.** — PRIX DU SCÉNARIO: **GENDARMES ET VOLEURS.** — PRIX DE L'INTERPRÉTATION FÉMININE: **LEE GRANT.** — PRIX DE L'INTERPRÉTATION MASCULINE: **MARLON BRANDO.** — PRIX DE LA PARTITION MUSICALE: **ELLE N'A DANSÉ QU'UN SEUL ÉTÉ.** — PRIX DE LA PHOTOGRAPHIE: **KOHEI SUGIYAMA,** pour « le Roman de Genji », film japonais. — PRIX DE LA COULEUR: **LA GENÈSE ANIMÉE,** dessin animé anglais. — DIPLOME SPÉCIAL POUR LA MEILLEURE SÉLECTION: **ITALIE : DEUX SOUS D'ESPOIR, UMBERTO D., LE MANTEAU, GENDARMES ET VOLEURS.** — HOMMAGE SPÉCIAL DU JURY: **LE RIDEAU CRAMOISI.**

PETITES CHRONIQUES

LES AIGLES NAPOLÉONIENNES A L'HONNEUR AUX INVALIDES

La messe célébrée aux Invalides pour commémorer l'anniversaire de la mort de Napoléon Ier a revêtu cette année un éclat particulier. Deux mille personnes assistaient à la messe, célébrée, en présence du prince Murat, par l'aumônier militaire des Invalides, M. Thorel. Comme à l'accoutumée, l'armée fut associée à l'hommage rendu à l'Empereur ; mais la cérémonie qui se déroula dans la cour d'honneur a marqué la reprise d'une tradition interrompue en 1869 : deux aigles furent, pour la première fois depuis cette date, extraites du musée de l'Armée et saluées par la musique de la garde républicaine.

LE FILS DU TAMBOUR-MAJOR ?

Cependant que sous le dôme des Invalides était célébré le souvenir de l'Empereur, Jeanne d'Arc était honorée place des Pyramides, où le président de la République déposa une couronne devant la statue de notre héroïne nationale. De nombreuses organisations de jeunes participèrent au défilé, et le plus grand succès de public revint sans doute à ce gentil tambour-major de six ans qui précédait la clique du patronage des Frères de Saint-Vincent-de-Paul.

NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE

Pour étendre nos ressources en papier

Il se confirme que l'on peut tirer du papier de la forêt tropicale. L'usine-pilote de Bimbresso, en Côte d'Ivoire, est entrée dans la phase de production continue depuis le mois d'octobre dernier. On prévoit qu'elle aura cette année transformé 4.000 tonnes de pâte en papier Kraft. Elle est la première du monde à fabriquer de la « pâte chimique » à partir des mélanges de bois tropicaux, jusqu'ici considérés comme impropres à la fabrication du papier. — P. D.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA FRANCE AU TEMPS DE LOUIS XV :

Pierre Lafue, *Louis XV : la Victoire de l'unité monarchique* (Hachette, 314 pages). Ce n'est ni un plaidoyer ni un essai de réhabilitation, mais une « explication » solidement raisonnée de la politique du roi et qui lave sa mémoire de beaucoup de jugements injustes ou passionnés.

Avec son humeur taciturne et son penchant à la mélancolie, Louis XV semblait une proie facile pour ceux qui sauraient l'amuser et lui faire préférer une existence insouciante aux responsabilités du pouvoir. Mais les premières entreprises de « séduction dirigée » n'eurent aucun succès. On le vit à la fermeté qu'il montra en exilant le duc de Bourbon malgré les instances de la reine. Loin d'abdiquer, comme d'aucuns l'espéraient, entre les mains d'une coalition de privilégiés, il engagera pour la reconquête de son trône une lutte qui lui vaudra d'être appelé « le dernier roi de France ». Mais il fut aussi le plus « mal servi » des souverains, et c'est pour remédier à l'insuffisance ou à l'infidélité de son entourage qu'il aura son gouvernement secret. Il dit un jour au chevalier d'Eon : « Au milieu de ma cour j'ai moins de pouvoir qu'un avocat au Châtelet ; sur les armées, moins qu'un colonel en titre. C'est par ceci (le gouvernement secret) que je regagnerai ce que j'ai perdu. »

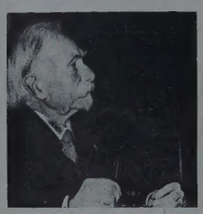
Plus clairvoyant que son conseil officiel, il vit dans la Pologne un élément essentiel de l'équilibre européen. Le « secret » a conservé à la France une diplomatie cohérente et atténué les conséquences fâcheuses d'une guerre qui, sans son action personnelle, eût tourné au désastre.

On connaît les attaques auxquelles a donné lieu sa vie privée. Sa misanthropie lui inspira le goût de « diversions » où la légende a généreusement puisé pour établir sa réputation de débauché. On a, de même, prétendu que ce serait dans le boudoir de la marquise de Pompadour que se seraient, pendant vingt ans, décidées les affaires de la France. En réalité, la favorite ne régna que sur les arts et les menus plaisirs. M. Pierre Lafue dégage la personnalité du roi de ces fables qui, dit-il, n'ont pas même le mérite de la vraisemblance.

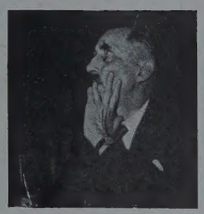
Louis XV, conclut-il, a payé de sa réputation le courage d'avoir abattu les dernières féodalités échappées à la hache de Richelieu ou à la guillotine sèche de Louis XIV et de Colbert.

ALBERT MOUSSET.

IL Y A CINQUANTE ANS



DES FRANÇAIS OUVRAIENT UNE VOIE NOUVELLE A LA MÉDECINE



en observant comment ils avaient sensibilisé le chien Neptune à certaine substance.

La commémoration du cinquantenaire de la découverte de l'anaphylaxie par Charles Richet et Paul Portier a revêtu dans son austérité, en Sorbonne, une réelle grandeur. Il était difficile qu'elle fût exactement à l'échelle de l'immense découverte. L'allocution du ministre de l'Education nationale, M. André Marie, a égalé en élégance et en noblesse celle du professeur Pasteur Vallery-Radot. Ce dernier montra le prodigieux déroulement de découvertes issues de la série de minutieuses observations qui, de 1901 à 1902, avaient conduit à la mise en évidence du fait de sensibilisation provoquée nommé par ses premiers observateurs scientifiques « anaphylaxie ». Cette découverte fut honorée en son temps par l'attribution du prix Nobel. Respectueux et digne fut l'hommage du professeur Charles Richet fils (photographie de droite), qui se consacre à l'étude des phénomènes d'anaphylaxie alimentaire.

Mais rien ne peut être comparé à l'émotion provoquée par le discours du professeur Paul Portier (à gauche), co-auteur de la découverte commémorée. La bonhomie du ton ne faisait que mieux ressortir l'importance des choses dites. Il rappelait la naissance de la découverte. Sur le yacht *Princesse-Alice-II*, laboratoire flottant du prince Albert Ier de Monaco, les savants avaient vu l'action toxique des extraits de filaments d'animaux marins de la mer des Açores. C'est à leur retour à Paris qu'ils décidèrent de compléter leurs expériences en utilisant des extraits d'actinies qui provenaient du laboratoire de Roscoff. Ils voulurent faire des essais d'immunisation. Ils observèrent des accidents. L'idée géniale fut précisément l'interprétation judicieuse de ces accidents. Le professeur Paul Portier présenta le cahier d'observations original de ces expériences :

14 janvier 1902. Le chien Neptune reçoit une injection d'extrait d'actinies à dose supposée immunisante. Pas de réaction.

17 janvier 1902. Le chien Neptune devrait être immunisé, protégé contre l'extrait d'actinies. Il reçoit une troisième injection à une dose connue comme inoffensive. Une demi-heure après le chien Neptune est mort. Tel est le fait primitif auquel Richet et Portier donnèrent immédiatement le nom d'anaphylaxie « contre-protection ». Ils ne supposaient pas qu'à cet instant ils entraient dans l'histoire, donnant à la médecine une impulsion nouvelle, au moins égale à celle donnée par les découvertes de Pasteur.

A cet hommage s'associaient : Ch.-H. Best, prix Nobel ; J. Bordet, prix Nobel (et qui honorait la cérémonie de sa présence) ; Sir H. H. Dale, prix Nobel ; C. Heymans, prix Nobel ; B.-A. Houssay, prix Nobel, et cent savants du plus haut mérite, tant français qu'étrangers. — R.-J. M.

LA XXIIe VENTE DES ÉCRIVAINS COMBATTANTS

L'APRÈS-MIDI DU LIVRE 1952, que le président Auriol a inauguré, le vendredi 9 mai, dans les salons de l'hôtel de La Rochefoucauld d'Estissac, était le vingt-deuxième. C'était aussi l'avant-dernier que M. Vincent Auriol eût à visiter avant la fin de son septennat. Il le rappela spirituellement à Edouard de Pomiane, qui lui dédicaçait un traité culinaire :

« Ah ! monsieur de Pomiane, soupira-t-il, peut-être pourrai-je, dans dix-huit mois, faire ma cuisine moi-même... »

L'assistance était, comme à l'habitude, brillante et nombreuse, et l'on n'approchait qu'avec peine des stands où les écrivains, assistés de vedettes de la scène et de l'écran, vendaient et signaient leurs ouvrages — entre autres Francis Carco, dont François Périer présentait le fameux *Jésus la Caille*.

NOUVELLES RELIGIEUSES

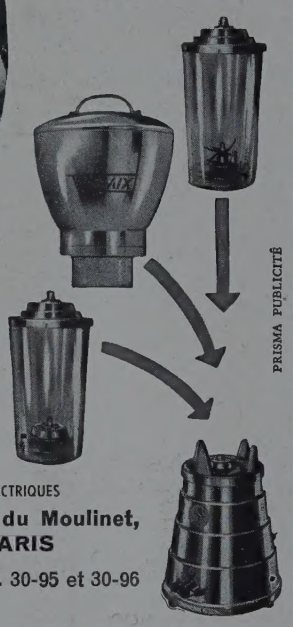
A la mémoire des victimes de la montagne Pelée

Il y a cinquante ans l'éruption de la montagne Pelée, s'abattant sur Saint-Pierre de la Martinique, faisait en quelques minutes 40.000 victimes. Diverses cérémonies ont marqué ce tragique anniversaire, notamment une messe de *Requiem* célébrée le 11 mai en la chapelle de la Médaille Miraculeuse. A cette occasion sera prochainement inaugurée à la mairie de Fontainebleau une plaque — dont nous publions ici une photographie inédite — à la mémoire du peintre Paul Merwart. Frère du gouverneur Merwart, aujourd'hui doyen des gouverneurs d'outre-mer, Paul Merwart refusa de quitter Saint-Pierre de la Martinique par le dernier bateau, car il voulait fixer sur la toile les couleurs éclatantes de la nuée sortie du cratère.

JE CUISINE AVEC LE SOURIRE

grâce à **TURMIX,** véritable cordon bleu électrique, qui me permet de composer sans peine et sans fatigue tous les menus, des plus simples aux plus compliqués, dans la plus pure tradition gastronomique. **Avec son bloc-moteur on peut faire fonctionner soit le broyeur, le malaxeur ou le shake-neige.**

TURMIX BROYEUR
hache, broie, râpe, pétrit, émulsionne à 12.000 tours-minute, permettant de préparer en quelques secondes des plats savoureux, et se nettoie de lui-même.



TURMIX MALAXEUR, avec son fouet double et son batteur à crochets, permet toutes les préparations qui sont le secret de la pâtisserie fine : pâte brisée, pâte à tartes, à choux, mousses, crèmes, soufflés, purées, etc.

TURMIX SHAKE-NEIGE, grâce à son dispositif spécial, mélange, émulsionne en quelques secondes sans broyer ni incorporer la glace et permet la préparation de tous les cocktails, boissons alcoolisées ou non ; permet également la préparation des crèmes fouettées, des mayonnaises, des blancs d'œufs en neige, etc.

Documentation ou démonstration de ces trois appareils chez tous les Revendeurs spécialisés en appareillages électriques ménagers ou, à défaut, à la

PRISMA PUBLICITÉ

SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR LA CONSTRUCTION D'APPAREILS ÉLECTRIQUES

TURMIX
(licence suisse)

24-26, rue du Moulinet, PARIS

Tél. : POR. 30-95 et 30-96

MACHINES A LAVER - ESSOREUSES

LAVOR

9, Rue Le Regrattier - PARIS, 4e

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

A TRAVERS LES GALERIES

Les poissons de Schwarz-Abrys

A CHACUNE de ses expositions Schwarz-Abrys apporte des éléments nouveaux, sinon dans sa technique, qui reste riche de matière et de possibilités, du moins dans le choix de ses thèmes.

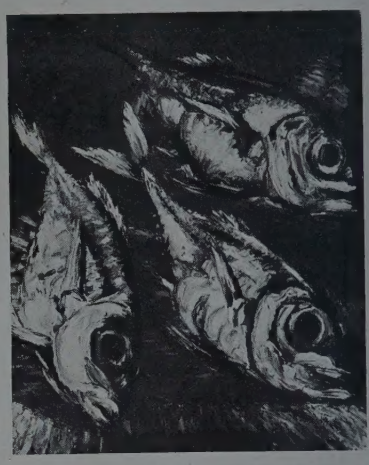
Il innove cette année à la Galerie Cazelles avec une série importante de poissons. Et Schwarz-Abrys se défend de traiter le poisson comme tout le monde : c'est-à-dire qu'il ne le conçoit pas comme un motif de nature morte, mais le considère en soi et n'y mêle aucun autre élément extérieur : assiette, citron, etc. Ses poissons ont une individualité propre.

Pour nous démontrer la justesse de sa pensée et de sa création, il n'a pas exposé une ou deux études de poissons, mais toute une série de raies, d'orphies, de tacauds, de soles, de maquereaux, de rougets, de harengs, etc.

L'artiste pousse même si loin l'expérience qu'il arrive à suggérer l'impression de maquereaux pourris, mous et flasques, en décomposition...

Pour Schwarz-Abrys, être sensitif à l'extrême, l'art est avant tout un problème de sensibilité, d'émotion, de suggestion, et il tente de mettre son couteau à palette ou son pinceau au service de son intelligence, de son instinct. A côté des poissons Schwarz-Abrys expose des paysages d'Ile-de-France et des vues de Ménilmontant, dont l'artiste s'est fait une spécialité ; nous ne reviendrons donc pas sur ces derniers, en ayant déjà parlé précédemment. Mais ces sites de la Beauce, où s'épanouit le blé mûr qui moutonne au soleil, évoquent dans notre pensée certains vers de Péguy.

MAURICE SÉRULLAZ.



SCHWARZ-ABRYS. — *Tacauds.*

Jacqueline Cazalières : la joie de peindre

Des fleurs, jacinthes, tournesols, roses rouges, des paysages, Bercy, ou la tour Eiffel surplombant Paris, des nus, des portraits, de ces figures aussi qui laissent à l'artiste toute la liberté de sa fantaisie, il n'est point de genre pour Jacqueline Cazalières, ou plutôt tout lui est prétexte à libérer sa fougue et la joie de peindre qui l'anime. Elle n'a cure de théories ni d'écoles. Elle s'affirme franchement et montre en toutes ses toiles une nature d'une richesse éclatante. (Galerie Chardin.)

Ci-dessus : Jacqueline Cazalières commente l'une de ses toiles pour une visiteuse. Ci-dessous : Nature morte au pot de fleurs.

COURRIER MUSICAL

Tour d'horizon

AVANT que s'épanouissent pleinement les grands festivals prochains, une rapide rétrospective des récentes activités musicales paraît s'imposer. Dans un récent numéro *France-Illustration* a fait une place aux concerts donnés avec tant de fréquence et de régularité par les « Entretiens culturels franco-italiens ».

MENTIONNONS également le « Centre de documentation de musique internationale », fondé à Paris voilà deux ans sur l'initiative de l'U. N. E. S. C. O. Sous son égide sont organisées des réunions bimensuelles où se nouent des liens d'amitié entre musiciens de toutes écoles et de tous pays. A ces rencontres organisées autour d'une personnalité musicale française ou étrangère se donne parfois la primeur d'une œuvre nouvelle, concert intime précédé d'un commentaire en forme de causerie, souvent suivi de débats et d'entretiens librement ouverts à tous les assistants.

L'ASSOCIATION des « Amis d'Urfé » nous a conviés à une intéressante conférence musicale, pour la sauvegarde de la Bastie d'Urfé-en-Forez et sa meilleure utilisation : un centre international d'étudiants. Présentée par M. Claude Vallée, l'*Introduction à la lecture de l'Astrée* a souligné les beautés ignorées d'un ouvrage oublié et nous a préparés à l'audition des œuvres — sonate et symphonie en trio — inspirées à François Couperin le Grand par le roman d'Honoré d'Urfé. L'exécution musicale était assurée par les solistes du Collegium Musicum de Paris, et la réalisation, due à Roland Douat.

L. MAURICE-AMOUR.

GALERIE

Galerie de l'Elysée
69, Fg-Saint-Honoré
YVES BRAYER
Paysages
de Provence et d'Italie

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 27 mai
21 h. (Kiesgende Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
QUATUOR HAYDN
Haydn - Beethoven - Debussy

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Œuvres anciennes...

Le succès des pièces de théâtre du siècle dernier se prolonge sur la scène des ondes, où elles bénéficient d'une nouvelle jeunesse. Le montage de *la Dame blanche,* de Boïeldieu, en constitue un éclatant témoignage. Ce chef-d'œuvre n'est pas souvent joué à Paris, où il peut paraître désuet. En revanche, l'émission qui vient d'en être offerte était charmante en tous points. La distribution de premier plan comprenait les noms de Mmes Claudine Collart, Nadine Sautereau et Mireille Berthon, de MM. Joseph Peyron, René Lenoty, Lucien Lovano et Paul Payen.

... Œuvres modernes révélées par la T. S. F.

La musique mexicaine nous est dévoilée; elle apparaît, farouche, agrémentée de sonorités modernes par les soins du maître Chavez, compositeur réputé. Il utilise la monotonie de la percussion dans sa *Symphonie indienne,* écrit une *Ouverture républicaine* aux accents étonnamment variés, tour à tour profonds et légers. Dans sa production, qui dénote une grande fertilité d'imagination, *le Corrido du soleil* s'impose et allie à un parfum de terroir un coloris orchestral espagnol du plus heureux effet. Le corrido, d'origine ibérique, est couramment utilisé au Mexique et perpétue de ses accents vibrants le souvenir d'une belle histoire d'amour ou d'une prouesse héroïque.

W.-L. Landowski.

LA SEMAINE HIPPIQUE

« De Paris jusqu'à Rome... »

Deux réunions d'obstacles ont été données dernièrement par l'Etrier sur son terrain du Bois de Boulogne. M. Bonnaire, sur Catherine, y emporta le prix de Madrid. Un parcours de chasse insidieux revint à M. Decombet. Mlle Peisso enleva la coupe des dames, et Mlle Luchaire, la série A de dressage.

Mais la conclusion du tournoi italien occupa en même temps l'attention des sportsmen. L'hippisme aussi a son prix de Rome. Les Français, si heureux jusqu'alors, allaient-ils s'adjuger le trophée ? Douze concurrents sur soixante-seize se qualifièrent pour le barrage. Le capitaine Echeverria, déclaré vainqueur, plafonna seul sans faute les deux fois, réalisant 1'51"3/5 au second tracé. Belle performance de l'officier chilien, si l'on songe aux dix-huit obstacles proposés. Nous venons en quatrième position après l'échappée d'Aiglonne, à M. d'Oriola. Dans ses lignes essentielles, la coupe des Nations se déroula dans le climat de l'an passé. Au premier tour, avantage à la France (M. d'Orgeix, Arlequin D ; M. Calmon, Bienvenue ; lieutenant du Breuil, Tourbillon ; M. d'Oriola, Aiglonne), suivie par l'Italie, l'Espagne, le Mexique et l'Argentine. Avantage non maintenu à la deuxième épreuve : onze pénalités à notre actif, aucune à l'Italie. Nous devons nous incliner et demeurer brillants seconds. Un grand bal à l'ambassade de France en l'honneur de S. M. le roi du Cambodge plaça le débat sur un plan hautement mondain. — Tré-Hardy.

COURRIER THÉATRAL

A la Lune-Rousse

Le nouveau spectacle de ce joyeux cabaret a pris pour enseigne *la Tête des nôtres,* ce qui lui permet, tout en faisant une politesse à Marcel Aymé, de se payer celle de ses contemporains. On y salue avec plaisir la rentrée de Jean Marsac, à qui une longue maladie n'a rien retiré de son esprit, bien au contraire. Il ne nous a jamais paru mieux inspiré, qu'il blasonne opportunément le Jean Marais de *Britannicus* ou qu'il détaille, avec l'humour féroce qu'on lui connaît, *la Ballade des miteux.* A ses côtés, Edmond Meunier s'attaque aux célébrités de la scène et de l'écran : Tino Rossi, Bernard Blier, Maurice Chevalier, qui auraient bien tort de se plaindre. Victor Vallier reste le spécialiste du pot-pourri d'actualité; Jean Raymond pastiche avec bonheur ; Dadzu et André Rochel sont égaux à eux-mêmes. Je ne voudrais pas faire de peine à l'étourdissant Jean Rigaux, mais il faut malgré tout lui conseiller de renouveler un peu son stock de drôleries. Quant à Claudette Falco, elle nous permettra de lui dire que son sourire est parfois plus spirituel que ses paroles, ce qui, d'ailleurs, ne semble pas gêner le public. — Y. G.

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS
LE PÈRE DE MADEMOISELLE
de Roger-Ferdinand

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
Location
14 jours d'avance

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
L'EVENEMENT DE LA SAISON !
... SUR LA TERRE COMME AU CIEL
CAUSSIMON VICTOR FRANCEN Jean MERCURE

1000e DU TRIOMPHAL SUCCÈS
Roger Nicolas dans **BARATIN**
à l'EUROPEEN

LE PIANO STUDIUM ELECTRONIQUE
PERMET D'INTERPRÉTER EN
S'ACCOMPAGNANT AU PIANO
TOUS LES INSTRUMENTS DE L'ORCHESTRE

KLEIN

ENVOI GRATUIT SUR DEMANDE DE NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL ET DE L'ADRESSE DE NOS AGENTS
141 RUE LA FAYETTE
PARIS-Xe TRU. 05-31
FOIRE DE PARIS Terrasse R — Hall 105 — Musique Stand 10.529

Un choix populaire

Le "Black & White" doit sa popularité toujours grandissante à sa haute et constante qualité. Distillé goutte à goutte et mis en bouteilles en Ecosse.
Le résultat est une boisson rafraichîssante, agréable et sans égale. Ainsi n'est-il pas surprenant que les gens choisissent tout le temps le "Black & White".

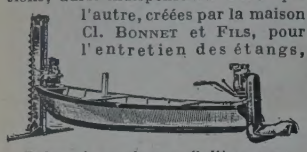
WHISKY ECOSSAIS
'BLACK & WHITE'
distillé et mis en bouteilles en Ecosse

By Appointment to the late King George VI.
Scotch Whisky Distillers James Buchanan & Co. Ltd.
JAMES BUCHANAN & CO. LTD. GLASGOW, ECOSSE

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

BLOC-FAUCARD
BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal)
PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que l'autre, créées par la maison Cl. Bonnet et Fils, pour l'entretien des étangs,



Bateau-faucardeur métallique avec propulseur amovible.

canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage construite par la même maison.

Pour tous renseignements : Établissements Bonnet et Fils, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

SURDITÉ VAINCUE

Retour progressif d'audition. Élimination de bourdonnements avec micro-tympan du docteur Reichman, invisible, *sans pile ni fil*. Gratuit : Notice et liste d'attestations contrôlables : Rouffet et Cie (Se XH), 23, r. St-Michel, Menton (A.-M.).

UNE VOITURE D'UNE TECHNIQUE RÉVOLUTIONNAIRE... ... EST NÉE EN FRANCE

En exclusivité mondiale, *l'Automobile* révèle dans son numéro 73 les caractéristiques complètes d'une voiture française complètement révolutionnaire en raison : de sa transmission électrique ; de sa carrosserie en textiglass ; de sa suspension dénuée de ressorts ; de sa pédale unique de conduite ; de son montage en série, facile et pratique. Cette voiture roule à l'essence et à l'électricité ; *l'Automobile* l'a essayée à Montlhéry.

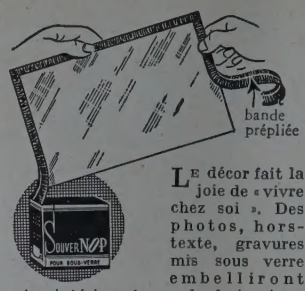
En vente partout, ou, à défaut, contre 80 francs à *l'Automobile*, 8, rue de Milan, Paris (9e).

AH ! METTRE DE LA CHALEUR EN CONSERVE...

... pour l'hiver prochain

C'est facile : faites donc installer dès maintenant les joints métalliques Benoît à vos fenêtres et à vos portes. L'hiver prochain votre chaleur, chèrement acquise, n'ira plus réchauffer les nuages. Les joints métalliques Benoît, invisibles, suppriment les courants d'air, les infiltrations de vent, pluie, bruits, poussières et vous assurent un confort insoupçonnable : économie de chauffage de 35 %. Des milliers de références dans toute la France. Garantis dix ans. Attention : prix spéciaux d'été jusqu'au 31 août. Demandez la documentation n° 46 aux Établissements E. Benoît et Cie. Joints métalliques, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAI. 66-24. Foire de Paris, Ter. B - Rue 36 - St. 3607.

FAITES VOUS-MÊME VOS SOUS-VERRES



Le décor fait la joie de « vivre chez soi ». Des photos, hors-texte, gravures mis sous verre embelliront votre intérieur à peu de frais. Avec SOUVER NOP, bande de papier de luxe gommée et prépliée, vous ferez vous-même des sous-verres impeccables avec garantie d'une réussite totale. 25 nuances.

FIXO NOP

Attaches spéciales en papier Kraft ou toile avec anneau en laiton pour la suspension des sous-verres. En vente dans les bonnes papeteries et maisons de photos.

Exclusivité Corector-Adhésine.

POUR LA 2 CV CITROËN

Voici la malle arrière, dernière création Speed, à laquelle s'ajoutent les enjoliveurs de roues. Sur le plan technique les Établissements Speed étudient un équipement moteur permettant une augmentation de rendement.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly. Tél. MAI. 87-40.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	Abt N° 1	Abt N° 2	Abt N° 3	Abt N° 4
Un an ...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois ...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	Abt N° 1	Abt N° 2	Abt N° 3	Abt N° 4
Un an ...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois ...	2.700	3.475	3.625	4.400

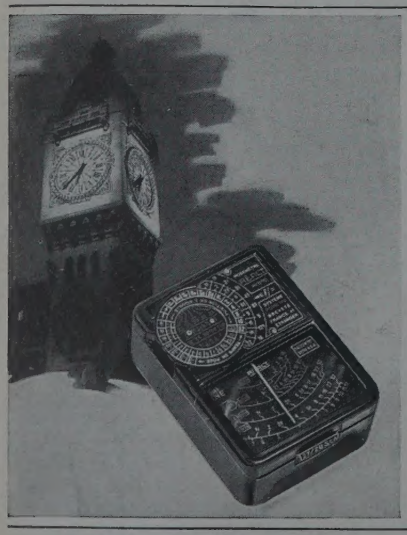
L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.



d'un coup d'œil...

et aussi facilement que vous lisez l'heure, vous lirez

TEMPS DE POSE ET DIAPHRAGME

instantanément sur votre

POSEMÈTRE

RÉALT

Le plus pratique du monde, le seul réellement à lecture directe grâce à ses cadrans interchangeables photo ou ciné, pour toutes émulsions et vitesses d'obturation.

Breveté dans le monde entier

En vente chez tous revendeurs photo.

Pour documentation gratuite N° 1 et pour Gros et Exportation, écrire à

RÉALT - PHOTO
95, rue de Flandre, Paris.

Prisma Publicité.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

St-JEAN-CAP-FERRAT

Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joies de l'été - Son site - Sa piscine - Sa plage

SUISSE

HOTEL EIGER WENGEN (Suisse). Situation centrale et tranquille. Cuisine renommée. Sept jours tout compris, depuis fr. s. 112.

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL (Finistère)

HOTEL JAOUEN
Pension Mai-Juin
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

OFFICIERS MINISTÉRIELS

FONTENAY-S/Bois, Imm. Rapp[t] Bd Gallieni, 198 - 200. Rev. br. 1er trim. 52 : 174.861 + ch. **M. à px : 4.500.000 f.** Adj. Ch. Not. Paris 3 Juin 14 h. S'ad. Me **THIBIERGE**, not. Paris, 9, r. Astorg.

UN PROCÉDÉ SCIENTIFIQUE NOUVEAU pour la **DESTRUCTION réelle, totale, et durable** de tous insectes nuisibles, **EXIGEZ**

"PARASITOL"

INSECTICIDE conforme aux normes de l'O. M. S. fonctionne avec le BRULEUR ELECTRIQUE

"VATOX" Breveté S. G. D. G.

Chez votre Droguiste ou Sté C. I. N. E. M. 18, RUE CHORON, PARIS 9e

HAVAS

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

CANNES
LE PLUS BEL IMMEUBLE
de la **CROISETTE** est en construction
Tous les avantages des lois nouvelles
STUDIOS ET GRDS APPARTS
VENTES A PRIX FERMES
Terminaison 1er semestre 1953
10, Av. Grande-Armée Paris. ETO. 61-81 **SOVERE**

M. BOCCARA présente :

LA QUINZAINE DU TAPIS NORD-AFRICAIN

LE PLUS GRAND CHOIX AUX PLUS BAS PRIX — Ex. : TLEMCEN noué main 200×300 32.000 - BERBÈRE 200×140 18.000

ENTRÉE LIBRE DE L'EXPOSITION

Catalogue gratuit sur demande

BOCCARA, 5, rue de Rivoli-Me St-Paul

Tél. : TURBIGO 48-66

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.